

La population de Madagascar s'appelle les Malagasy. Selon le répertoire des colonisateurs, il existe à Madagascar dix-huit ethnies, qui se répartissent sur des territoires de taille variable.

D'après l'histoire, les noms de ces ethnies sont désignés selon les comportements des habitants, comme les Antefasy (ceux qui vivent dans le sable) et les Bezanozano (ceux aux nombreuses petites tresses¹ de cheveux).

C'est la raison pour laquelle, chaque région de Madagascar a ses rites propres, mais on retrouve partout un mélange de manifestations de la tristesse et de la réjouissance.

Les Betsimisaraka font partie des groupes qui vivent à Madagascar. Ils occupent presque toute la partie orientale de l'île. Ils sont localisés entre le fleuve de Bemarivo, à Sambava, au nord et le fleuve de Mananjary au sud², à l'est, l'océan Indien, à l'ouest la falaise betsimisaraka. On y trouve aussi d'autres groupes comme les Tsikoa ou Tsitambala et les Vorimo qui habitent Vatomandry, plus exactement, entre Mahanoro et Andevoranto. Les Betsimisaraka, comme l'indique leur nom, sont des gens unis pour le meilleur et pour le pire.

¹ Cf. Viviane Bourniquel et Jean Philippe Vidal, *Bonjour Madagascar*, p. 32.

² Cf. Frédéric Randriamamonhy, *Tantaran'i Madagascar isam-paritra*, p. 218.

Il existe plusieurs rites coutumiers malagasy qui s'appliquent de diverses manières selon leur réglementation et leur caractère. Mais ici, nous avons choisi la commune rurale d'Ambohitralañana comme terrain d'étude pour mieux montrer la spécificité et la façon de réaliser leurs coutumes.

L'homme est un être doué d'intelligence et de langage articulé. Par sa raison, il est un être capable d'améliorer ses conditions de vie, car il peut inventer des choses par la technique. C'est la raison pour laquelle on dit que l'homme est un être créateur.

Malgré tout cela, même si l'homme est l'être le plus doué et le plus intelligent, en tant qu'être créateur, il ne peut pas échapper au sort commun de la nature, à savoir la naissance et la mort.

« Toute naissance est l'annonce d'une mort future »¹.

Par conséquent, dans la vie de l'homme, la mort est toujours omniprésente. Pour cela, les gens d'Ambohitralañana ont toujours profondément ressenti dans leur vie l'ombre de la mort. Cette omniprésence de la mort les suit partout. D'où le proverbe malagasy : « *Ny fahafatesana mañaraka an-joron-damba* » (traduit littéralement : la mort suit aux coins de nos vêtements). Cela illustre que dès sa naissance, personne ne peut échapper à la mort, car selon la loi de la vie, tout homme est mortel et chacun a son destin, une puissance mystérieuse qui fixerait d'une façon irrévocable le cours des événements. Là où il y a destin, là s'arrête notre liberté. Il peut surprendre à n'importe quel moment. En effet, la vie sur terre est éphémère, car la tombe est ce qui vient inéluctablement après le berceau. C'est justement ce qu'affirme cette constatation que la vie sur terre n'est qu'un passage : « *Fandalovana ihany ny eto an-tany* », un lieu de passage pour tous les vivants.

L'existence terrestre est tissée de multiples rencontres qui se terminent toutes par cette grande séparation qu'est la mort. Le rythme cosmique renforce chez les gens d'Ambohitralañana une telle certitude que la vie se révèle à nous comme un continuum tissé de période de latence.

¹ Eugène Régis Mangalaza, *La poule de Dieu*, p. 275.

Par conséquent, la mort ne signifie nullement une dissolution totale, une néantisation intégrale, mais le passage à la fois douloureuse et nécessaire que tout homme doit traverser pour accéder pleinement à la communauté des ancêtres. La mort n'est pas un arrêt total de la vie, mais elle est au même titre que la nuit, l'envers du jour. Elle n'est pas aussi une finalité de la vie, mais le changement d'un monde sensible à un monde intelligible. Elle est le plus grand facteur de désordre social et de déséquilibre tant sur le plan personnel que celui que vit entièrement le groupe dans ses activités quotidiennes : la mort est quelque chose d'impur.

Devant le problème de la mort, en tant qu'être pensant et raisonnable, l'homme ne peut pas rester tranquille. C'est pour cela que les gens d'Ambohitralañana pratiquent le *famadihana* pour purifier le défunt.

Nous avons fait des recherches en nous adressant à des informateurs privilégiés. D'ailleurs, nous avons déjà présenté l'ébauche de ce travail en 2003 dans le cadre d'un mini-mémoire de 27 pages en deuxième année de philosophie du premier cycle à l'Université de Toamasina. Maintenant, ayant été consciente que quelques éléments manquent et qu'il y a des lacunes dans ce travail, nous avons repris notre étude en approfondissant les messages cachés dans ces rites.

Le *famadihana* tient une grande place dans la société betsimisaraka dans la région nord-est de Madagascar.

En effet, les Betsimisaraka dans cette région pensent que le *famadihana* est comme la continuité de la vie de l'au-delà.

« Il a cette signification profonde de la revanche d'une conscience déchirée par la douleur de la mort-surprise ».

L'homme réagit et s'insurge en quelque sorte, contre le destin.

D'après les rites hérités des ancêtres, les gens d'Ambohitralañana pratiquent le *famadihana* et ils croient fermement qu'on doit toujours « retourner les morts ».

Les hommes de nos jours surtout les jeunes ne connaissent même pas le sens et les valeurs de ces rites ancestraux. C'est la raison pour

laquelle nous avons choisi ce thème du *famadihana* pour que nous puissions connaître les messages et les valeurs anthropologiques et religieuses de ce rite. En plus, faisant partie de ce groupe, nous avons également voulu savoir beaucoup plus sur notre région (histoire). Ceci nous a conduit à poser les questions suivantes :

« Pourquoi les Betsimisaraka d’Ambohitrañana pratiquent-ils le *famadihana* ? Comment se passe le *famadihana* chez eux ? Quelles sont vraiment les valeurs du *famadihana* à nos jours ? A-t-il encore sa raison d’être ?

Pour mieux élucider ce travail et pour pouvoir expliquer ces problématiques, nous essaierons de voir dans la première partie de notre travail, la présentation du cadre de notre terrain d’étude sur le plan géographique, historique et socioculturel.

Dans la deuxième partie, nous décrivons le *famadihana* depuis son stade de préparation jusqu’à sa clôture, conformément à l’organisation rituelle de cette cérémonie.

Dans la dernière partie, nous essaierons de dégager les sens et les valeurs du *famadihana* à nos jours dans laquelle nous allons faire quelques analyses critiques et quelques réflexions philosophiques sur cette liturgie.

PREMIERE PARTIE

**PRESENTATION DU TERRAIN D'ETUDE :
LA COMMUNE RURALE
D'AMBOHITRALAÑANA,
DANS LE DISTRICT D'ANTALAH**

CHAPITRE I

SITUATION GEOGRAPHIQUE DU DISTRICT D'ANTALAHHA

Le *famadihana* est un rite traditionnel pratiqué par les Betsimisaraka dans la région nord-est de Madagascar, plus particulièrement chez les Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitrañana. La population dans ce village donne une importance capitale à cette cérémonie, puisqu'elle est une tradition léguée par nos anciens depuis les temps immémoriaux et que nous perpétuons jusqu'à ce jour. Il s'agit là d'une tradition que nous la gardons encore. Mais avant d'entrer dans les détails du déroulement de cette liturgie, il nous semble nécessaire de situer d'abord le terrain de notre étude.

Antalaha est un district situé à l'extrême sud de l'ancienne province autonome d'Antsiranana, anciennement Diégo-Suarez, dans la région de S.A.VA. (Sambava, Antalaha, Vohemaro, Andapa). Il s'étend sur plus de 200 km le long du littoral nord-est de l'île et a une superficie de 6 573 km²¹. Il est limité au nord par le district de Sambava, à l'ouest par le district d'Andapa, au sud par celui de Maroantsetra et à l'est, il est bordé par l'océan Indien.

¹ Source : M. Maso Marcelin, document polycopié de la stratégie de développement de la ville d'Antalaha.

Le découpage administratif actuel organise le district d'Antalaha en une circonscription de 16 communes, regroupant 197 *fokontany* (quartiers)¹.

I.- Localisation et carte du district d'Antalaha²

¹ Source : M. Maso Marcelin, document polycopié de la stratégie de développement de la ville d'Antalaha.

² Régis Rajemisa-Raolison, *Dictionnaire historique et géographique de Madagascar*, pp. 73-74.

**I^{bis}.- Localisation et carte de la commune rurale
d'Ambohitralañana¹**

¹ Source : Plan de Développement Communal de la commune rurale d'Ambohitralañana.

II.- Présentation de la commune rurale d'Ambohitralañana

La commune rurale d'Ambohitralañana se situe entre les parallèles 15°12' et 15°32' de latitude sud et les méridiens 50°05' et 50°30' de longitude est¹. Elle se trouve dans la bordure côtière de la presqu'île de Masoala qui est la partie le plus à l'est de Madagascar dans le district d'Antalaha.

La distance qui sépare le chef-lieu de district et le chef-lieu de la commune est de 52 km, dont 12 km de route bitumée (Antalaha-Antsirabato) et le reste en route secondaire : 40 km.

Elle a une superficie de 703 km².

Les communes limitrophes de cette commune sont :

- Au nord : la commune rurale d'Ambalabe. La distance qui sépare les deux chefs-lieux est de 7 km.
- A l'ouest, par le *fokontany* de Marofinaritra à 37 km du chef-lieu de la commune rurale d'Ambohitralañana.
- Au sud : la commune rurale de Vinanivao qui est à 58 km d'Ambohitralañana.
- Et à l'est, la commune est délimitée par l'océan Indien.

Le climat dans cette région, en général, est divisé en deux saisons : l'été et l'hiver.

- L'été commence au mois de septembre et se termine au mois d'avril. Du mois de septembre jusqu'au mois de novembre, il y a une période très chaude et très sèche, et à partir du mois de décembre jusqu'au mois d'avril, c'est la période pluvieuse.

- L'hiver dure du mois de mai jusqu'au mois d'août. Cette période est plus fraîche et pluvieuse.

¹ Plan de développement communal de la commune rurale d'Ambohitralañana.

² *Ibidem*.

- Le relief dans la commune rurale d'Ambohitrañana peut être subdivisé en trois catégories bien distinctes de l'est à l'ouest.

- Premièrement : l'est est caractérisé par des plaines avec une altitude de 0 à 100 m ;

- Deuxièmement : une zone intermédiaire avec une altitude moyenne de 100 à 400 m ;

Et la troisième catégorie est caractérisée par des zones montagneuses et accidentées avec quelques bas-fonds transformés en rizières.

On y trouve aussi des dômes de granit, le long des fleuves et des vallées.

La végétation dans cette région est une végétation favorable à son climat, c'est-à-dire des forêts denses et humides de moyenne altitude semperfivirente avec de nombreuses espèces ; et des bois de haute qualité comme le palissandre et le bois d'ebène.

Mais sous l'influence des éléments naturels, tels que les cyclones, les forêts ont été détruites. Comme c'est le cas du cyclone Hudah en 2000. Mais actuellement, elles sont en train de se régénérer. En ce moment-là, les végétations de la côte est sont constituées aussi par des mangroves, des marais avec des *alam-penja* (forêt de paille) et de *harefo* (joncs) avec des *ravinala* (arbre des voyageurs) et des forêts littorales de basse altitude.

L'exploitation forestière dans cette région est effectuée par les exploitants autochtones et a atteint sa vitesse de croisière en 2000. Ce phénomène a créé une nouvelle situation dans la zone. Or, la restauration des lots exploités n'a jamais eu lieu et le reboisement est très peu développé.

En général, les terres dans ces régions sont utilisées pour des cultures de rentes ou des cultures vivrières d'exportation, tels que le vanillier, le giroflier, le caféier, le poivrier... Mais c'est le vanillier qui occupe la plus grande place.

Quant à la riziculture, elle ne connaît qu'un faible rendement. La population de cette région est estimée à 29 912 habitants qui se répartissent dans les onze *fokontany* de la commune rurale d'Ambohitralañana¹.

La pyramide des âges s'apparente à celle d'une population jeune, caractérisée par une base très large et un sommet réduit à partir de 60 ans.

De plus, la population dans cette région est cosmopolite à majorité betsimisaraka.

III.- Les caractéristiques de la vie de la population dans la commune rurale d'Ambohitralañana

L'étude du climat de cette région nous conduit à savoir ses coutumes, ses traditions et ses mœurs, transmis par les ancêtres à leurs descendants et le mode de vie de la population.

1.- L'agriculture

La commune rurale d'Ambohitralañana par son climat tropical est favorable pour différentes cultures.

Comme nous avons dit dans la situation géographique de cette région, la population d'Ambohitralañana ne néglige aucun moyen pour augmenter la production de riz, afin d'éviter la disette. A part quelques jeunes foyers, chaque famille possède sa rizière, mais celle-ci dépassant rarement un hectare, ne peut cependant pas nourrir toute la famille pendant une année. Pour assurer toute l'année, certaines familles doivent cultiver leurs rizières en plus du *jinja* (culture sur brûlis).

Après la culture du riz, il y a les cultures secondaires comme le manioc, la patate douce, le bananier... les plus répandues, suivies de près par le maïs. On les cultive surtout en prévision de la disette. En temps normal,

¹ Plan de Développement Communal de la commune rurale d'Ambohitralañana.

les paysans ne les consomment presque pas ou très peu, mais ils sont heureux de les trouver quand les ressources de riz commencent à s'épuiser.

Quand les récoltes sont abondantes, on en vend au marché ou on les donne aux porcs et aux volailles.

Ils peuvent se cultiver sur l'emplacement du *jinja* quand le riz a été récolté.

De plus, les cultures de rente dominent dans cette région, mais la culture du vanillier occupe la plus grande place. C'est l'un des produits le plus répandu dans la partie nord-est de Madagascar et qui procure beaucoup de devises pour notre pays. Mais actuellement, la production de toutes les cultures commerciales est très diminuée, plus précisément dans le café et le girofle, à cause des cataclysmes naturels et le bas prix de ces productions.

2.- L'élevage

Comme les gens qui habitent la campagne, les Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitralañana font l'élevage de bœufs, lequel tient une place très importante dans cette région parce qu'il est la deuxième richesse des Malagasy après l'enfant. C'est la raison pour laquelle le bœuf a une grande place dans la société betsimisaraka, plus particulièrement dans le domaine de l'économie malagasy.

Après le bœuf, les gens d'Ambohitralañana pratiquent aussi différentes sortes d'élevages comme les volailles, les porcs...

3.- La pêche

Tout d'abord, les Malagasy sont de célèbres piroguiers et de vrais pêcheurs, surtout les Vezo, les Sakalava et les Betsimisaraka. Pour cela, en tant que les gens d'Ambohitralañana sont des Betsimisaraka, ils pratiquent toujours la pêche. En effet, on trouve dans cette région, différentes sortes de pêche, comme la pêche en pirogue en eau douce et dans la mer.

De plus, les pêcheurs dans cette région pratiquent des méthodes de pêche traditionnelle et quelques pêcheurs aussi pratiquent des méthodes modernes.

Quand on parle de pêche dans la région de Cap-Est, dans le district d'Antalaha, actuellement on trouve beaucoup de productions parce que la majorité des poissons dans cette région servent à ravitailler la région S.A.V.A.

4- L'artisanat

Autrefois, le village d'Ambohitralañana vivait assez replié sur lui-même. Les artisans confectionnaient tout pour le village depuis les outils en fer jusqu'aux vêtements en rabane. Actuellement, les travaux d'artisanat font place aux produits manufacturés ainsi les outils anciens fabriqués à la forge du village sont remplacés par un matériel plus moderne. Les vêtements de rabane laissent la place au tissu de coton et aux fibres synthétiques. Seule la vannerie ne se démode pas au village d'Ambohitralañana. Les femmes pendant leur temps libre, fabriquent des objets sur commande. Le plus souvent, ces objets sont vendus à la fois sur place ou sont transportés à Antalaha.

Quant aux hommes ou plus exactement les jeunes gens, ils commencent à travailler le bois : fabrication de charpentes, de portes, de tables, de lits, de chaises...

5.- L'écotourisme

La commune rurale d'Ambohitralañana a beaucoup de potentialités en culture avec son climat humide, ses sites favorables aux activités touristiques comme l'ouverture du Parc National Madagascar Masoala. Pour cela, l'écotourisme est une sorte d'industrie très florissante qui prend actuellement une dimension très importante dans la région de Cap-Est du district d'Antaha.

Avec le code du tourisme et le code de gestion des Aires Protégées à Madagascar, la région d'Ambohitrañana arrivera à bien contribuer au développement de l'économie malagasy. Comme il a été déjà dit plus haut, à l'est du chef-lieu, il y a une petite île appelée Ile Ngontsy avec différentes espèces marines très diversifiées aux alentours du parc détaché avec *Népenthes Masolensis*, forêt littorale et inondée.

A part cela, il y a aussi différentes sortes de sites qui entourent cette région et qui méritent d'être protégés car ces sites sont des lieux qui stockent énormément de substances économiques dont on a besoin. Ces sites sont extrêmement riches en biodiversité à conserver pour qu'on puisse attirer les touristes et ils renferment une beauté naturelle que l'humanité actuelle utilise pour ses confort.

De plus, cette région du Cap-Est dans le district d'Antalaha a beaucoup de potentialités en culture avec son climat humide, des sites favorables aux activités touristiques comme l'ouverture du Parc National de Madagascar (Cap Masoala)¹ qui se trouve à cheval dans le district d'Antalaha et de Maroantsetra, et cette immensité verte a une superficie de 211 876 hectares dont 209 8333 hectares sont des forêts vierges². L'ensemble est une forêt pluviale de l'Est malgache. Il possède une forte endémicité de ptéridophytes, d'algues, de mammifères, de mollusques amphibiens et d'autres poissons. Ce parc est le plus beau du monde par la richesse de sa biodiversité.

En somme, ces sites et ces parcs, ou plus exactement les Aires Protégées dans cette région apportent d'importants avantages en tant qu'elles sont une sorte d'industrie. En effet, les 50 % des recettes des droits d'entrée aux Aires Protégées (parcs) sont pour la population locale pour développer cette région. En effet, les droits d'entrée dans les Aires Protégées sont investis aux activités d'intérêt général tels que la construction des pistes, réhabilitation des ponts, aménagement des canaux d'irrigation des rizières, construction des écoles, des hôpitaux...

¹ Vintsy, n° 29, septembre 1988, p. 2.

² Ibidem, p. 39.

Pour cela, un autre défi lié au premier est d'assurer que les parcs et les réserves remplissent leur rôle dans le développement et assurer le service nécessaire pour attirer les visiteurs.

Voilà en ce qui concerne les données géographiques dans la commune rurale d'Ambohitrañana. Maintenant nous allons passer au contexte historique de ce village.

CHAPITRE II

LE CONTEXTE HISTORIQUE

L'histoire est l'étude du passé pour comprendre le présent et pour préparer le futur. On n'invente pas l'histoire. Normalement, il faut se documenter pour avoir la vérité précise. Mais à cause de l'absence de documents, il est difficile de raconter avec clarté les événements. Pour cela, beaucoup de recherches ont été faites consacrées à l'origine de la dénomination d'Ambohitralañana, mais aucun chercheur ou historien de cette région n'a pu expliquer clairement et d'une manière précise les raisons de cette appellation.

I.- Origine du nom d'Ambohitralañana

D'après le *lovan-tsotofina* (tradition orale) transmis de bouche à oreille, de génération en génération, l'ancien village d'Ambohitralañana a été dénommé comme suit :

Avant 1904, le premier village avait existé dans la zone d'Andrombazaha (Antsirakosy) où il y avait le port maritime naturel, grâce au port maritime dans ce lieu, les étrangers profitaient pour exporter des esclaves.

Durant cette période, Andrombazaha était un village de pêcheurs et de collecteurs de poissons dont une partie venait des alentours

d'Andrombazaha et la majorité venait de l'extérieur. Pendant ce temps, plusieurs étrangers étaient venus dans cet endroit puis ils s'étaient succédés pour gouverner ce village. Cependant, ces étrangers faisaient du commerce et des trocs dans le village d'Andrombazaha puis ils exportaient des esclaves à l'extérieur.

Pourtant, la plupart des gens ont déjà eu leur maison dans le campement autour d'Andrombazaha comme : Añompaka, Añalajahana..., mais ces gens prenaient ces lieux comme un lieu de passage seulement.

Après quelques moments, les étrangers appliquaient l'autoritarisme sectaire aux gens d'Andrombazaha surtout dans la période des gouvernements dirigés par les dames Tovovavy et Niaraka avec quelques têtes de *Vazaha* (Blancs). C'est la raison pour laquelle les gens d'Andrombazaha, surtout les propriétaires de la terre qui entourent ce village ont commencé à migrer dans un autre lieu pas très loin de ce village d'Andrombazaha, à peu près à 3 km d'Andrombazaha, mais cet endroit ne peut pas encore être dénommé. Mais le relief dans ce lieu est formé de montagnes de sable et de terre jaune. Or, un jour, il y avait aussi l'abondance de pluie dans le nouvel endroit. Ces pluies transportaient une grande quantité de sable dans ce lieu. D'où l'appellation d'Ambohitralañana¹.

II.- Selon le récit

L'origine de la dénomination du chef-lieu de la commune rurale d'Ambohitralañana n'est pas précise, parce que d'après le récit, il y a plusieurs versions :

Tout d'abord, le nom vient du fait que le village a été bâti sur une couche de terre jaune surélevée (*vohitra*) avec prédominance de sable *alañana* : d'où le nom Ambohitralañana (colline ou lieu surélevé de sable).

¹ Informations obtenues auprès de M. Marson Saïd, Ambohitralañana, cultivateur, 86 ans.

Une autre origine de cette appellation : il y avait un dépôt énorme de sable jaune au bord de la rivière jusqu'à l'ouest de ce village sous forme de montagne : d'où l'appellation de ce village d'Ambohitralañana¹.

1.- Première version

En 1904, Ambohitralañana n'était pas encore un village, mais le village était Andrombazaha où vivaient des pêcheurs. Mais à cause de l'évolution technique moderne, Andrombazaha ne leur suffisait plus pour vivre, étant donné que la production de la pêche n'était que saisonnière. Donc, il y avait toujours des problèmes pour les gens dans ce village, surtout des problèmes d'autosuffisance alimentaire durant toute l'année. C'est la raison pour laquelle les gens quittèrent Andrombazaha pour s'installer dans un autre endroit afin de trouver d'autres activités, parce que les alentours de ce lieu sont favorables aux cultures. Ce nouvel endroit est formé de montagnes où il y avait prédominance de sable.

En tant qu'Andrombazaha étant un lieu touristique et grâce au port maritime naturel, les passagers questionnaient les rares gens qui y restaient. Où sont les autres ?

En réponse, ces gens disaient que leurs consorts avaient déménagé dans le village *Vohitry Alañana* ; *vohitry* veut dire montagne et *alañana* signifie sable. D'où le nom *Vohitry alañana* auquel on a adjoint plus tard le locatif *An-*. Comme dans l'Antalaha par exemple. Et *Vohitry Alañana* est devenu finalement *Ambohitry Alañana* et s'écrit actuellement d'Ambohitralañana, car le « -y » final dans le premier mot s'élide en malagasy.

Malgré tout cela, comme le découpage administratif de l'ancien village d'Andrombazaha est composé par trois quartiers, ces quartiers sont implantés dans ce nouvel endroit dont :

- Ambodimadiro, Ambodimandarene et Ambodisahoñambo.

¹ Source : Plan de développement communal de la commune rurale d'Ambohitralañana.

- Enfin, en 1911, l'Ecole Primaire Publique d'Andrombazaha a été transférée à Ambohitralañana¹.

2.- Deuxième version

D'après une autre information recueillie auprès d'un orateur, avant 1904, le premier village était à Andrombo où était le village des pêcheurs et des *Vazaha* (étrangers). Mais à cause de la prédominance de *Vazaha*, Andrombo était devenu Andrombazaha.

A l'époque des *Vazaha*, les pêcheurs étaient presque tous des hommes venant de l'extérieur, mais la plupart sont des Betsimisaraka comme les Betsimisaraka du Sud, des Antimaroa, (les Betsimisaraka venant de Maroantsetra), des Antimanañara (les Betsimisaraka de Manañara) et on y trouvait aussi des Tsimihety et des Betsileo.

Maheriotro et Ambodimadiro sont les deux personnes qui habitaient ce village parmi les autres gens d'Andrombazaha.

Ces deux personnes connaissaient et pensaient beaucoup aux différents problèmes de cet endroit dans tous les domaines. C'est la raison pour laquelle Maheriotro et Ambodimadiro quittèrent Andrombazaha afin de profiter de la proximité des campements et pour trouver un autre endroit plus éloigné de la mer pour éviter l'inondation.

Ces deux personnes sont donc les premiers occupants de ce nouvel endroit. Après quelques temps, leurs cohabitants ont commencé à suivre ces deux personnes pour trouver des métiers autres que la pêche.

Dans ce nouvel endroit, il y avait des montagnes avec la prédominance de sable. D'où l'appellation d'Ambohitralañana.

Jusqu'à maintenant, le relief dans le chef-lieu de ce village est formé par des montagnes de sable mélangé avec de la terre jaune.

Malgré tout cela, avant 2003, à la période où M. Kiva Jean Pierre était au pouvoir comme maire en exercice, il avait entrepris le terrassment

¹ Source : M. Delien, maire de la commune rurale d'Ambohitralañana, 47 ans.

de la partie ouest de la route qui traverse le village ? pour lui donner une certaine forme.

Donc, à cause du relief de ce village, la plupart des gens construisent leur maison avec de la terre de ces montagnes. Ils font le terrassement d'abord, pour avoir une bonne forme de la cour et de la maison, surtout à Ambohitralañana – *Ambony* (Ambohitralañana-Haut).

Une personne appelée Ambodimadiro qui est le premier occupant d'un de ces quartiers dans ce village a donné nom au quartier d'Ambodimadiro.

Actuellement, le village d'Andrombazaha est devenu *lemb* (village abandonné). Mais le port est toujours là, il peut être utilisé dans tous les moments¹.

¹ Source : M. Lahibotra François, ancien maire de la commune rurale d'Ambohitralañana, 84 ans.

CHAPITRE III

LES RESSOURCES SOCIOCULTURELLES

Ces expressions sont utilisées pour désigner des activités individuelles de l'esprit de l'homme comme l'enseignement, la santé, la défense... pour bien organiser la vie d'une population dans la société.

I.- L'enseignement

Actuellement, dans la commune rurale d'Ambohitralañana, dans le domaine de l'enseignement, on sent que c'est tout à fait le contraire de la période de la colonisation, parce que durant cette période, l'enseignement à l'école était réservé pour les riches et les *Vazaha* seulement.

Donc, quelques élèves pouvaient aller et suivre l'enseignement à cause du manque d'argent et par peur des étrangers (les enseignants) et puis l'établissement scolaire est très loin du village.

En effet, de nos jours, l'Ecole Primaire Publique est implantée dans chaque *fokontany* pour développer chez les enfants une authentique culture. Pour affirmer cette idée, parmi les onze *fokontany* qui composent la commune rurale d'Ambohitralañana, seul le *fokontany* d'Andranoampaha n'a pas encore eu une Ecole Primaire Publique maintenant.

La commune a un C.E.G. (Collège d'Enseignement Général) qui est dans le chef-lieu de la commune, c'est-à-dire dans le village d'Ambohitralañana.

Quand on parle du taux de scolarisation, 90 % des enfants sont scolarisés, plus exactement pour l'E.P.P., mais on y trouve beaucoup de régression quand ils sont admis au C.E.G., donc quelques enfants peuvent continuer au Collège d'Enseignement Général pour de multiples raisons.

II.- La santé

Depuis longtemps, le secteur primaire domine dans le village d'Ambohitralañana, mais face à l'évolution technologique moderne, les Betsimisaraka d'Ambohitralañana essaient de participer à la modernisation. Pour cela, dans le domaine public, concernant l'état sanitaire, même si les habitants de cette région ont l'habitude de vivre dans la société traditionnelle, c'est-à-dire ils dépendent et croient en l'existence des forces surnaturelles en respectant différents tabous, pour avoir la santé, la bonne récolte..., cette habitude ne les empêche pas le recours à la médecine moderne. Par conséquent, dans la commune rurale d'Ambohitralañana, il y a un poste médical pour soigner la population de la communauté villageoise.

De plus, il y a aussi des organismes qui s'occupent de la santé comme la SEECALINE, le PHAGECOM.

Malgré tout cela, la commune rurale d'Ambohitralañana se trouve dans une situation très délicate en matière de santé, car le nombre d'assistants sanitaires dans le poste médical de ce village est très insuffisant.

Pour mieux démontrer ces problèmes, voici un tableau qui donne des informations sur les centres de santé existant dans ce village¹.

¹ Source : Plan de Développement Communal de la commune rurale d'Ambohitralañana.

Public	Médecin	Sage-femme	Infirmier	Aide-sanitaire	Personnel Administratif	Consultations mensuelles
C.S.B. I	0	0	1	0	0	98
C.S.B. II	1	0	0	1	1	154

Quant aux activités de ces assistants sanitaires des centres de santé existant dans la commune rurale d'Ambohitralañana, on y trouve les résultats suivants :

- le nombre d'évacuation sanitaire est de 26 personnes par an ;
- le taux de vaccination enfantine est de 50 %
- le taux de mortalité infantile est de 1,4 %
- et le taux de fréquentation des services de base est de 21 %¹.

En somme, grâce à la campagne de nivaquinisation et de vaccination, le taux de mortalité a beaucoup régressé ;

III.- La religion

Par définition, la religion est l'ensemble des croyances et de dogmes définissant le rapport de l'homme avec le divin, le sacré : il prône la tolérance en matière de religion. Donc, elle est le fait de se relier aux dieux ou une obligation contractée envers le divin, mais le divin est à la fois le Dieu Créateur et les forces surnaturelles y compris le *tromba* (culte de possession), les *razaña* (ancêtres), les *kalanoro* (génies forestiers)...

Elle a pour but d'assurer l'idée de croyance, de respect, de valorisation de l'Etre Suprême (Dieu) et de la destinée humaine dans l'au-delà après la mort.

Après tout cela, il existe plusieurs religions dans la commune rurale d'Ambohitralañana, comme la religion chrétienne, musulmane et

¹ Source : Plan de développement communal de la commune rurale d'Ambohitralañana.

d'autres religions. En effet, quelles que soient l'évolution et la modernisation au niveau des différentes religions étrangères à Madagascar, les gens d'Ambohitralañana n'oublient pas les autres religions comme les religions traditionnelles. Par conséquent, les religions traditionnelles ne sont pas encore démodées, mais elles sont toujours présentes et tiennent une place très importante dans la vie quotidienne des Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitralañana.

C'est la raison pour laquelle, les gens d'Ambohitralañana pratiquent différents rituels comme le partage des biens, la circoncision, l'exhumation...

IV.- Les interdits

Influencée par l'idée des différentes religions, la population dans la commune rurale d'Ambohitralañana en tant qu'elle est fortement croyante et dépend beaucoup des forces invisibles, surnaturelles, elle a un respect des tabous. Ces tabous peuvent venir des ancêtres et ils sont transmis de père en fils, de génération en génération et appelés finalement *fadin-drazaña* (traduits littéralement, tabous des ancêtres). D'autres peuvent venir de la nouvelle religion et appelée *fadin'aody* (interdit venant du devin-guérisseur) ne sont que temporaires, le temps de la guérison.

De plus, la majorité de la population dans la commune rurale d'Ambohitralañana ne mange pas de bœuf sans cornes (*omby bory*) et de *voanjo bory* (arachide arrondie) parce que ces deux choses-là manquent de perfection.

Cette interdiction de manger ces deux choses-là fait partie des mœurs antiques, parce que d'après la pensée de leurs ancêtres, si quelqu'un mange l'une de ces deux choses, il peut être anormal, c'est-à-dire, il y a quelque chose qui manque soit physiquement, soit psychologiquement.

Dans cette région, il est interdit aussi pour une femme enceinte de porter des œufs et des courges, de peur que le nouveau-né devienne nul comme dans le sens de ces œufs et de ces courges. De plus, une femme

enceinte n'a pas le droit de se tenir debout au croisement des routes pour éviter les difficultés d'accouchement.

En pays betsimisaraka, dans la région nord-est de Madagascar, plus précisément dans la commune rurale d'Ambohitralañana, le tabou ne concerne pas l'homme seulement, mais la terre et les jours ont aussi leurs interdits. En effet, la plupart des gens dans le village ne travaillent pas le mardi et le jeudi à cause du sens de ces deux jours.

D'après la conception betsimisaraka dans cette région, le mardi est consacré aux *asa talata* (travaux de mardi), c'est-à-dire aux travaux communautaires ; car le mardi est aussi un jour léger par excellence. C'est un jour tacheté. Il est défendu de commencer des travaux comme la fondation d'une ville ou la construction d'une maison, car cela demande une longue durée de finition.

Et le jeudi est classé comme un jour noir, pour les Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitralañana, le jour des esclaves et le jour pénible de servitude.

C'est un jour de repos aussi comme le mardi.

Donc, à cause des sens de ces deux jours, la plupart de la population dans la commune rurale d'Ambohitralañana ne travaille pas dans leurs champs de peur de mauvaises récoltes.

Hormis tout ce qu'on a dit concernant les interdits, dans la commune rurale d'Ambohitralañana, même si l'enterrement est strictement interdit pendant ces deux jours, mais vu la situation actuelle, on peut enterrer le défunt le mardi ou le jeudi, mais on attend le coucher du soleil : on peut pratiquer l'enterrement, mais à partir de 17 heures.

Voilà en ce qui concerne les interdits, mais nous allons passer tout de suite aux coutumes dans cette région.

V- Les coutumes

Entre le mois de juillet et le mois de septembre, les villageois perdent beaucoup de temps et d'argent à cause de la célébration des cérémonies coutumières qui se pratiquent dans ce village. Ce sont surtout : la circoncision, le mariage, le partage des biens et l'exhumation.

1.- La circoncision

Elle tient une grande place dans la vie des Malagasy. C'est le moment où un garçon entre dans la société masculine. Selon la *Bible*¹, c'est Abraham qui a été le premier homme circoncis dans le monde. Donc, ce sont les descendants d'Abraham qui pratiquent cette cérémonie pour marquer le contrat qu'il a fait avec Dieu. C'est la raison pour laquelle les gens d'Ambohitralañana pratiquent la circoncision.

Elle est un grand événement dans la vie de la famille malagasy. C'est une grande fête pour les garçons. La circoncision est l'enlèvement du prépuce qui couvre la tête du pénis. Cela nous montre qu'on coupe la liaison de l'enfant avec sa mère et marque le nouveau statut de l'enfant.

A partir de ce moment-là, le garçon devient un vrai homme parce que dans la société betsimisaraka, un homme non circoncis n'est pas un vrai homme et il est considéré comme un homme stérile. C'est la raison pour laquelle, dès que le prépuce d'un enfant est coupé, tout le monde dans la maison crie de joie en disant : « *Lahy ! Lahy ! Lahy !* » (Tu es un homme ! Tu es un homme ! Tu es un homme !). Donc, cet enfant devient un vrai homme.

En général, dans la région nord-est de Madagascar, c'est le *zaman-jaza* (le frère de la mère de cet enfant) ou l'oncle de cet enfant qui avale le prépuce avec des boissons, soit alcooliques, soit hygiéniques.

¹ *La sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'école biblique de Jérusalem, livre de la *Genèse*, chapitre XVII et suivants.

En dépit de tout cela, la circoncision est pratiquée pour préserver la santé d'un garçon, parce que nous admettons que le prépuce est une peau épaisse et celle-ci provoque une maladie qui bloque la croissance du pénis.

En tant qu'elle est une coutume sacrée, il est interdit d'avoir des relations sexuelles au moment de circoncire un enfant, surtout pour les parents de l'enfant à circoncire. Cela nous montre que la circoncision est une purification.

De plus, durant toute la cérémonie, il y a des démonstrations de force faites par le père ou les jeunes gens pour que l'enfant soit un homme puissant et vigoureux. Cela veut dire que la circoncision est un test de passage d'un monde faible (femelle) à un monde puissant (masculin), plein de forces.

En somme, la circoncision tient une très importante place dans la vie de l'homme, parce qu'elle est un passeport pour les garçons, pour participer à la vie dans la société tout entière. C'est pourquoi, dans d'autres régions, un garçon non encore circoncis n'a pas le droit d'être enterré dans le tombeau ancestral.

2.- Le mariage

Le mariage est un rite de passage dans la vie de l'humanité. Il est très important surtout chez les jeunes filles, après les premières règles et l'accouchement. Le mariage est l'une des coutumes malagasy et est un passage de l'enfant pour entrer dans la phase de la jeunesse.

Il peut apparaître sous différentes formes, mais la forme la plus dominante dans cette région est le mariage monogamique, c'est-à-dire le mariage d'un homme avec une seule femme, ou bien l'union de deux personnes qui ont un lien ou un contrat de s'unir durant toute leur vie, sous un même toit pour avoir des enfants et ces enfants auront le droit de les hériter.

Le mariage, comme tous les autres rites coutumiers, montre le renforcement du *fihavanana*, car dans cette cérémonie, il y a un échange

entre les deux côtés, d'où le proverbe malagasy : « *Fozalahy atakalo fozavavy* » (Un crabe mâle échangé contre un crabe femelle).

Nous admettons que l'enfant est la première richesse pour les Malagasy. Tel est donc le but du mariage, d'où le dicton betsimisaraka affirme : « *Ny hanambadian-ko namana, iterahan-ko dimby* » (traduit librement : on se marie pour avoir une compagne, pour avoir des descendants). Par conséquent, la stérilité peut être une source de la séparation dans le mariage.

3.- Le partage des biens

Les gens d'Ambohitralañana pensent que les ancêtres ont une grande valeur, malgré l'achèvement de l'exhumation, cela n'est pas encore suffisant pour glorifier l'ancêtre. C'est la raison pour laquelle, ils doivent organiser une autre cérémonie après avoir terminé l'exhumation. Cette cérémonie s'appelle le *rasa hareña* ou le partage des biens aux morts.

Le partage des bien signifie le fait de donner une part de richesse, car pour eux, la mort est comme une continuation de la vie sur terre dans l'au-delà. Autrement dit, les morts ont besoin effectivement de beaucoup de richesses pour qu'ils puissent continuer leur vie.

Le *rasa hareña* est composé de *rasa* qui veut dire part et de *hareña* qui signifie richesse. Il s'agit donc ici de la part de la richesse que l'on donne et qui met en communion les vivants et les morts.

Enfin, le partage des biens est une coutume traditionnelle betsimisaraka héritée des ancêtres et que nous perpétuons jusqu'aujourd'hui.

4.- L'exhumation

L'exhumation est une autre culture malagasy qui existe dans la commune d'Ambohitralañana.

C'est le fait de déplacer les ossements d'une région à une autre région, et a pour sens le *fiverenana* ou retour. L'exhumation, en concept malagasy montre l'existence de la vie après la mort, c'est-à-dire le retour des morts dans leur pays natal.

DEUXIEME PARTIE

LA DESCRIPTION DU *FAMADIHANA*

CHAPITRE I

LA MORT

L'existence terrestre est tissée de multiples rencontres qui se termineront toutes par cette grande séparation qu'est la mort. Donc les différents cycles de la vie, c'est-à-dire la naissance, l'adolescence, le mariage, la vieillesse, le décès... ne sont finalement que des repères pour l'individu et pour le groupe, leur permettant d'exprimer la même symphonie universelle. La vie sous ses formes biologiques, psychologiques, sociales... se trouve dans un équilibre harmonieux entre les tensions opposées qui permettent le dynamisme et le progrès.

Nous admettons que l'homme est composé de deux substances, le corps et l'âme. En effet, la mort est la séparation de l'âme avec le corps. Elle est le dernier rite de passage de l'humanité, elle apparaît dans le cadavre ou le corps sans vie ;

La mort est commune à tous les pays du monde, mais les coutumes funéraires varient d'un pays à l'autre.

La mort est une expérience strictement personnelle qui ne se laisse jamais vivre à deux reprises, en tant qu'événement historique. C'est un phénomène social, c'est-à-dire qu'on a toujours vu et entendu concernant quelqu'un, ne serait-ce qu'une fois dans son existence. C'est

pour cette raison que les Betsimisaraka dans la région du Nord-Est de Madagascar affirment : « *Ny aiñy tsy mba anañam-piry* » (approximativement, on ne vit qu'une fois) et c'est encore la raison pour laquelle, dans la commune rurale d'Ambohitralañana, la disparition d'autrui est marquée par une véritable rupture. En effet, le défunt n'appartient plus au monde des vivants, et il cesse d'être membre du village.

La mort cesse la continuation de l'être, tant sur le plan individuel (du point de vue de celui qui meurt) que sur le plan collectif (du point de vue de ceux qui sont les témoins oculaires de cette mort). De plus, la mort est également une perturbation pour le groupe : elle entraîne la cessation de tout travail, de toute activité dans les champs et au village¹.

Malgré tout cela, la mort ne signifie nullement une dissolution totale, une néantisation intégrale, mais elle est un passage pour accéder pleinement à la communauté ancestrale. Elle est une rupture, le plus souvent accompagnée d'une certaine pointe de regret, car la mort arrache l'individu dans un univers habituel et connu pour le précipiter dans un monde tout à fait différent. Cette insertion dans le monde nouveau exigera d'ailleurs à coup sûr un effort supplémentaire, un moment de latence d'adaptation.

La perspective occasionnée par la mort est encore plus inquiétante, tant par sa brutalité car elle peut surprendre à n'importe quel moment que par sa radicalité.

Devant tous ces phénomènes, la mort, selon la conception malagasy est une continuation de la vie. D'après le christianisme, elle est une continuation de la vie dans l'au-delà, mais cette continuité n'est pas parfaite si elle n'est pas suivie d'un rituel comme la toilette, la veillée funèbre, l'abattage d'un zébu et l'inhumation.

¹ Cf. Eugène Régis Mangalaza, *Essai de philosophie betsimisaraka : sens du famadihana*, p. 30.

I.- La toilette funéraire

D'après les renseignements que nous avons recueillis auprès de M. Bemanasa Romule, quelques moments après la disparition du dernier souffle vital, on procède à la toilette funèbre. Elle est une condition nécessaire pour que le défunt puisse pénétrer dans le monde sacré des morts. Cette toilette est une condition nécessaire à la reprise d'une nouvelle vie.

Chez les Betsimisaraka dans la région nord-est de Madagascar, les plus âgés dans la famille procèdent à la toilette du défunt. Toutefois, les gens qui procèdent à cette cérémonie funéraire doivent être de même sexe que le défunt.

On ferme la porte et on déshabille complètement le cadavre, puis on allonge sur une natte spéciale en joncs (*tsihy harefo*). Il s'agit d'installer le défunt dans un monde humanisé, car cette natte renvoie à la vie quotidienne des paysans betsimisaraka, puis il s'agit de marquer la distance qui sépare le monde des ancêtres de celui des vivants. On verse de l'eau tiède de la tête aux pieds afin que les impuretés des parties basses du corps ne viennent pas souiller la partie supérieure et noble du cadavre. On ne frotte pas le corps comme dans un bain normal.

Si le défunt est une femme, on coiffe ses cheveux puisque l'on sait que le charme d'une femme est dans sa coiffure.

Une fois la toilette terminée, on l'allonge de nouveau au milieu de la maison et c'est là qu'on l'habille de ses plus beaux vêtements. Puis on l'enveloppe d'un drap blanc qui n'a pas encore servi, en ayant toujours soin de commencer par couvrir la tête. On déchire ensuite une partie de cette étoffe pour servir d'attaches, car chez les Betsimisaraka, comme d'habitude, après la toilette funèbre, il faut attacher le cadavre sur cinq points en commençant toujours par la tête en allant vers les pieds.

1.- à la hauteur du cou ;

2.- à la hauteur du cœur afin de joindre les deux bras au corps ;

3.- à la hauteur du nombril ;

- à la hauteur des cuisses ;

5.- à la hauteur des chevilles¹.

Il est nécessaire de faire remarquer que les attaches ne doivent pas présenter un quelconque nœud ; qu'il suffit de tirer pour les dénouer (*fehy salasintaka*), mais quelque chose qui symboliquement, ne peut plus être dénoué (*fehy maty*). Après, on le couvre d'un autre drap blanc, et on prend soin d'orienter la tête vers l'est². Ceci symbolise l'espoir d'un retour à la vie d'une autre forme de vie, à une nouvelle vie.

Une fois le lavage fini, on ouvre la porte et les gens peuvent entrer, tandis que ceux qui ont procédé à la toilette funèbre sortent pour se laver rituellement les mains.

Une toilette funéraire assure au défunt le cheminement normal vers l'ancestralité et est un rite d'affirmation d'hétérogénéité entre le monde des vivants et celui des morts. C'est pourquoi, la toilette funèbre est faite avec de l'eau tiède, c'est-à-dire ni chaude ni froide.

En somme, la toilette funèbre confirme bien un tel point de vue. Ce qui caractérise la mort, c'est son côté irréversible et définitif. L'authenticité de la mort en tant que telle est fournie par la catégorie du définitif, de jamais plus.

De même, le fait d'attacher le cadavre : le corps, les pieds et les mains signifie que le défunt n'aura plus la possibilité de revenir à son état antérieur. Il ne sera jamais plus un corps visible doué de souffle et de mouvements.

II.- L'abattage des zébus

En pays betsimisaraka, le sacrifice du zébu dans les funérailles revêt un sceau de la négativité. Ce zébu est appelé *aomby ratsy* (zébu

¹ Cf. Eugène Régis Mangalaza, *Essai de philosophie betsimisaraka : sens du famadihana*, p. 32.

² Cf. Fulgence Fanony, *Fasina. Dynamisme et recours à la tradition*, p. 310.

mauvais), car il exprime les larmes des vivants. C'est la raison pour laquelle, lorsqu'il y a un cadavre, on abat un bœuf mais sans rituel.

Le sacrifice du zébu, pratique ostentatoire, indique à l'ensemble de la communauté que les descendants du défunt ont fait preuve de largesse dans le partage et que le défunt est parti satisfait de sa part.

Le zébu funéraire doit être aspergé avec de l'eau froide en formulant le vœu de fraîcheur. En effet, le danger et la violence de la lutte sont liés à l'idée du chaud, la paix et la victoire à celle de la fraîcheur. Ici, on espère donc que l'aspersion d'eau fraîche finira par éliminer définitivement toute puissance agressive du zébu.

Lors des funérailles, ce sont les hommes qui servent et préparent la cuisine. Ce qui est contraire à ce qu'on observe dans la vie quotidienne et dans la vie normale.

Dans ce cas-là, quelle que soit la qualité de la viande dans cette cérémonie, on la qualifie de mauvaise viande, d'amère comme la souffrance et la douleur.

Comme de coutume, chez les Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitralañana, le zébu tué lors des funérailles symbolise d'un côté la mort et de l'autre côté, il est le substitut de l'homme. C'est pour cela qu'il est strictement interdit pour les proches parents du défunt de consommer la chaire de ce zébu funéraire.

III.- La veillée funèbre

La veillée funèbre débute le soir. Le corps sera gardé ici pendant une ou deux nuits pour permettre aux parents qui habitent loin de participer à ce rassemblement de douleur.

Durant toute la nuit, ceux qui savent parler pour divertir et pour instruire peuvent exercer leur talent, ceux qui excellent dans le chant sont autorisés également à le faire. Cependant, ce n'est pas une joie de savoir

cette personne morte. Si quelqu'un danse donc en dehors du groupe, il sera dénoncé et considéré comme le sorcier ayant tué le mort.

Puis comme d'habitude, on présente des boissons que le *fokonolona* (communauté villageoise) a trouvées pour veiller le mort. Mais attention, l'alcool ne doit pas conduire aux bagarres, aux rancunes. Celui qui se laissera exciter par l'alcool sera pris par le *fokonolona*. En même temps des femmes choisies distribuent du café et du thé et c'est au cours de cette veillée que les anciens décident et annoncent au *fokonolona* l'endroit où le mort sera enterré. Après quelques moments, les anciens prennent place dans la maison où est exposé le corps du défunt, tandis que le restant de la foule sort. Les unes s'assoient sur des bancs, d'autres sur des nattes autour de la maison.

Lors de la veillée funèbre, les membres de la famille du défunt profitent pour raconter l'histoire du défunt en parlant de tout ce qu'il a fait dans la vie : on parle de ses bœufs, de ses champs, de sa femme et de ses enfants qu'il a laissés, de ses amis, de ses jeux préférés... dans le *rasavolaña* (discours).

Quand le jour se lève, les pères de famille rentrent un à un chez eux pour chercher leur offrande afin de contribuer aux dépenses de la famille endeuillée.

Les jeunes gens et les jeunes filles aident les hommes à préparer le repas du jour. Dans la région nord-est de Madagascar, le repas lié à la cérémonie mortuaire ne doit pas être soigné : le riz n'est pas cuit du tout, ou il est cuit très mou. La viande, sans sel ou très salée, doit être cuite à l'eau, parfois sans enlever la peau. Il est interdit de la faire cuire avec de l'huile.

Pour terminer, tout défunt, quel que soit son rang social, a droit au moins à une nuit de veillée funéraire et les autres nuits de veillée sont en fonction de la personnalité du défunt ou des moyens financiers dont disposent ses proches. Puis, selon la croyance betsimisaraka, au-delà d'une nuit entière, aucun retour à la vie n'est plus possible. Enfin, la façon de pratiquer la veillée funèbre exprime la différence entre l'homme et les

animaux parce que la vie humaine se situe au plus haut degré de l'échelle par rapport à la vie animale.

IV.- L'inhumation

L'inhumation est l'action de mettre un mort en terre, qui veut dire cacher ou ensevelir. On enterre le cadavre pour qu'il retourne à la terre, surtout la chair. Elle symbolise aussi la désaffection de l'individu de la société visible.

« L'enterrement a pour but d'assurer cette perpétuation. On place le mort dans la situation de procréation d'où émerge le descendant à travers cette nouvelle naissance, son existence va se perpétuer, elle sera de même nature que celle qu'il avait dans sa vie terrestre. Ainsi la mort est surmontée à travers une naissance nouvelle et la condition de descendant qui est conservée permet la perpétuation de lien entre les vivants et ce mort partant, l'existence même du lignage devient possible »¹.

Les gens d'Ambohitrañana utilisent la terre de *fañariam-paty* ou rejet de cadavres pour désigner la cérémonie de l'enterrement. Ce terme signifie le fait d'accompagner le défunt à sa nouvelle demeure, c'est-à-dire dans le tombeau ancestral, plus précisément dans le tombeau paternel. Pour affirmer cette idée, Eugène Régis Mangalaza écrit :

« *Ny biby mahery am-pokon-dreny, ny olombeloño mahery am-pokon-dray* »²

Donc le corps sera inhumé au tombeau familial du côté paternel puisque à la différence du monde animal, au niveau de l'humain, c'est le côté paternel qui l'emporte de loin sur le côté maternel ».

Mais quand le moment est venu de porter le défunt au tombeau, le gardien des reliques familiales vient faire un discours en ces termes :

¹ Gaston Althabe, cité par Fulgence Fanony dans *Fasina. Dynamisme et recours à la tradition*, p. 323.

² Eugène Régis Mangalaza, *La poule de Dieu*, p. 190.

Texte en malagasy

« *Tompokolahy sy tompokovavy,*

Vory eto antsika jiaby niany. iala tsiny aho raha toa ka hiteny eto anivonareo.

Tsy amin-kafaliana isika izao, fantatsika jiaby fa amin'alahelo.

Raha misy manontany, inona ny antaon'izay mampivorivory izao : mamaly izahay hoe : mivory eto antsika jiaby mpiray tanàna sy mpifanolobodirindrina satria maty ny namantsika.

Ny tsiny raha mavesatra, na dia ireo maventy taoha (Ntaolo) tsy mahazaka azy, ka noho izany, tsy zakako zaho mbola zaza kely !

Ny fo feno alahelo, ny maso vonton-dranomaso ary ny aizina amin'izao fotoana izao mandrakotra ny tany sy lanitra. Manjary maivana sy hadinodino ny alahelo amin'izao fotoana izao amin'ny fahatongavanareo havana.

Tonga eto anareo mba hampionona anay ary handevina ny maty. Izahay dia mitso-drano

Traduction en français

« Messieurs et mesdames,

Toute la famille est réunie ici aujourd’hui, veuillez m’excuser si je parle au milieu de vous.

Ce n’est pas pour une réjouissance mais pour le deuil que vous connaissez.

Si quelqu’un s’interroge sur l’objet de cette réunion, nous lui répondrons que nous sommes rassemblés de tous les villages voisins pour notre ami qui est mort.

Le *tsiny* est un bagage très lourd, même les ancêtres ne pouvaient pas le supporter, comment le pourrais-je mois leur petit-enfant !

Le cœur est plein de tristesse, les yeux gonflés de larmes, l’obscurité couvre le ciel et la terre en ce moment de deuil. Cependant, il ne faut pas que cette tristesse fasse oublier les amis qui sont venus avec l’amitié et avec amour.

Vous êtes tous venus pour nous consoler et enterrer le mort. Nous vous saluons, que la paix

anareo ka ny fandriam-pahalemana ho anareo, ary tsy hisy disadisa amim-panjakana. Ho tsara ny vokatrareo. Ny fiainanareo ho tahaka ny vy sy ny vatomely. Ny vatanareo hafaiky mba ho halan'aretina, nefo mamy mba ho tian-karena.

Ny zazanaeo sy ny zaza madinika hihamaro (hitombo) tahaka ny valala. Ho anareo sy ho antsika jiaby no hirariako izany, anareo havana.

Aza misosoka alahelo eky ny fianakaviana. Izao no teninay fokonolona : Tonga eto izahay mba haneho ny firaisan-kina amin'ireo tra-pahoriana, sy ireo kamboty.

Tonga eto mba handevina ny maty izay nody amin'ny Zañahary hamitry ranomason'ny velona sady koa hanao veloma ny maty namantsika, tiantsika jiaby.

Narary izy io teo notahana, natao izay rehetra izao azo natao. Tsy fantatra izay nataony. Tsy isika no niantso ny fahafatesana fa ny Zanahary izay nanao azy.

“Ny raha jiaby dia toy ny vatomely nababalaban-Janahary

soit avec vous, que vous n'ayez pas d'ennuis avec le *Fanjakana* ! Que vos récoltes soient bonnes ! Que votre vie soit comme le fer et le caillou ! Que votre corps soit amer afin que la mort s'éloigne de vous, mais qu'il soit doux pour que la richesse vous aime.

Que vos enfants et petits-enfants pullulent comme des sauterelles. C'est à vous tous que je souhaite tout cela, à vous tous qui êtes nos amis.

Et que le deuil ne recommence plus pour la famille dans la peine. Voici ce que l'on va vous dire, nous *fokonolona* : Nous sommes venus ici pour nous unir à ceux qui sont en deuil, à ceux qui sont orphelins.

Nous sommes venus enterrer celui qui retourne à Dieu, essuyer les larmes des vivants et dire adieu au mort que nous aimons tous.

Il était malade, on l'a soigné, on a fait tout ce qu'on a pu. Nous n'avons pu rien faire. Ce ne sont pas nous qui avons invité la mort, mais c'est Dieu qui nous a créés.

« Tout est comme un caillou que Dieu lance du ciel, caché

avy tany an-danitra izay miafina aorian'ny tendrombohitra na aorianan'ny havoana na aorian'ny vatobe, ka amin'ny fotoana ahatongavany tsy afaka hialàna”.

Ny fiainana dia marefo tahaka ny vaingan-tany, mora simba, tsy mba mameatra ny fotoana iaviany ny fahafatesana, fa avy vetivety indrisy ! Ka manao veloma satria azo inoana fa tsy hiverina intsony, manao veloma ny namana rehetra izahay mbola velona fa efaka tsy ho hita intsony izy ».

Avant de m’arrêter, voici du *betsabetsa* pour que vous, les jeunes, vous conduisiez le cadavre au tombeau¹.

Quand le discours est terminé, le cadavre est sorti et attaché sur un brancard et exposé devant la maison et on fait le jurement qui sépare le mort avec les vivants et après on ficellera le cadavre avec la peau de l’animal taillée. Le plus souvent, le cœur et le bucrane du zébu accompagnent le défunt au tombeau. Le petit morceau de ce cœur servira à marquer chaque instant à la fin de la cérémonie et si, sur le parcours, quelqu’un vient à se blesser, on le soigne en mettant sur la plaie quelques gouttes de sang de ce cœur de zébu, seul remède pour une plaie qui pourrait toujours faire croire à une vengeance possible.

Il s’agit là de quelque chose de difficile et qui demande aussi le concours de tout le monde. Donc en ce moment-là, tout le monde, à l’image

derrière les montagnes, ou derrière les collines, ou derrière les rochers, le moment venu, on ne peut pas l’éviter ».

La vie est comme un morceau de terre, elle est fragile, la mort ne fixe pas de rendez-vous, mais hélas, elle vient rapidement ! Et nous disons adieu car on peut croire qu’il ne reviendra plus. Nous les tous les amis survivants, nous disons adieu car on ne le verra plus jamais ».

¹ Fulgence Fanony, *Fasina. Dynamisme et recours à la tradition*, pp. 327 - 329.

des troncs de bananier, doit prendre appui les uns sur les autres pour ne pas tomber.

En pays betsimisaraka, les hommes sont chargés de transporter le cadavre quel que soit le sexe et l'âge du défunt jusqu'au tombeau familial. Et une fois le corps enseveli, les membres de la famille du défunt remercient encore tous ceux qui sont venus accompagner le mort en disant :

« Mesdames et Messieurs, les larmes ne retiennent pas la vie, un cheveu ne peut suffire pour attacher un mort. Cet adieu nous l'avons accompli, notre devoir est terminé, le mort repose maintenant avec ses ancêtres. Nous vous remercions.

Ce n'est pas la mort que nous remercions, mais vous qui avez quitté vos occupations pour l'accompagner.

Notre devoir est accompli, tous vous pouvez rejoindre votre foyer parce que le corps est ainsi déposé »¹.

Au moment où tout le monde sort du tombeau, les assistants se dispersent, et l'entrée du tombeau est refermée.

¹ Source : Léon Paul, cultivateur, 64 ans.

CHAPITRE II

LE *FAMADIHANA* OU EXHUMATION

Le mot *famadihana* ou *fiverenana* veut dire retournement. Le *famadihana* est un concept malagasy qui montre l'existence de la vie après la mort, c'est-à-dire le retour des morts à leur pays natal.

Le *famadihana* est le déterrement d'un cadavre à l'endroit où a été enterré le défunt et son transport vers un autre endroit appelé tombeau ancestral, plus exactement dans le tombeau paternel. C'est le fait de sortir le cadavre resté dans la saleté pendant quelques années.

Etymologiquement, le *famadihana* est le fait de déterrre le défunt en ramassant et en regroupant les ossements. C'est le contraire de l'inhumation qui est l'enterrement du cadavre. Le déterrement veut dire qu'on fait sortir le cadavre d'une fosse pour le transférer dans le tombeau familial ou ancestral.

Le *famadihana* est un nom qui a pour radical *vadika* dont le verbe est *mamadika* qui signifie retourner de place. Dans la région nord-est de Madagascar, on emploie le terme *fañokaraña* pour exprimer le *famadihana*. *Fañokaraña* vient du verbe *mañokatra* dans le sens de déterrre. Au moment du *fañokaraña*, ce que font les vivants, c'est justement d'extraire les ossements.

Mais dans un autre sens, le mot *mañokatra* indique la volonté de le rappeler, de reconnaître à nouveau la valeur de quelque chose qu'on a laissé longtemps à part pour cause de non importance. Ainsi, le *fañokarana* c'est le déplacement d'une région à telle autre région. Autrement dit, c'est le transfert des ossements d'un endroit à un autre.

Le *famadihana* est une marque de la continuité de la vie des morts¹.

Dans la région nord-est de Madagascar, plus précisément dans la commune rurale d'Ambohitralañana, le *famadihana* peut se dérouler de deux façons :

- Si le défunt est enterré dans le tombeau familial, la cérémonie se déroule juste le temps pour mettre les ossements ramassés dans une petite caisse en bois, et à les rentrer directement dans la maison ancestrale. En ce moment-là, cette cérémonie ne dure pas très longtemps, car le plus souvent, on ne peut pas transporter les restes mortels dans un village. Donc, toute la cérémonie débute et s'achève sur place.

- Lorsque le défunt est enterré hors du territoire familial, on met les ossements ramassés dans une petite caisse en zinc ou en bois. Dans ce cas, la cérémonie dure plus longtemps parce que les restes mortels sont transportés au village. De plus, il y a encore des veillées des restes mortuaires avant de les déposer dans un endroit précis ou dans le tombeau ancestral.

Donc, en ce moment-là, cette cérémonie se réalise par le déplacement du corps dans le tombeau de ses ancêtres.

¹ Cf. Eugène Régis Mangalaza, *Vie et mort chez les Betsimisaraka*, « Rupture et continuité », p. 1.

I.- Les étapes préparatoires

1.- La préparation éloignée

A.- La réunion des familles

Dans toutes les cérémonies rituelles, le *famadihana* ne peut s'accomplir qu'après plusieurs discussions, car il ne se caractérise plus par la surprise.

« Dans la mort, on ne choisit pas l'instant ultime où il faut rendre le dernier souffle. Ici, l'homme est le jouet du temps, semble se soumettre entièrement à la force du destin (*lahatra*) »¹.

Dans le *famadihana*, à l'inverse, l'homme prend sa revanche en décidant de la date. Tous les membres de la famille peuvent participer au débat, chacun a droit à la parole et doit défendre et donner ses idées. Les discussions sont souvent de très longue durée, car chacun développe et défend son point de vue. Durant ces discussions, les échanges verbaux s'avèrent nécessaires. La plupart du temps, le coût d'un *famadihana* revient très cher, pour cela, il y a à la fois de friction parce que certains membres de la famille pensent que les charges sont mal réparties. Cependant, concernant l'argent qu'on offre aux organisateurs, les parents paient beaucoup plus que leurs enfants.

Par exemple : si les parents donnent 15 000 *Ariary*, leurs enfants ne paieront que 10 000 *Ariary* et suivant le degré de génération.

Pour terminer, cette discussion, le plus âgé de la famille résume tout le contenu de cette réunion et proclame la décision finale. En ce moment-là, on y trouve la valeur du *fihavanana* et la sagesse dans tous les membres de la famille, car les charges effectivement très lourdes, deviennent plus légères parce qu'elles sont supportées par tous, selon le proverbe malagasy : « *Tongotra miara-mamindra, soroka miara-milanja* »

¹ Eugène Régis Mangalaza, *La poule de Dieu*, pp. 246 – 247.

(traduit littéralement, des pieds marchant ensemble et des épaules supportant ensemble).

B.- La consultation de l'*ombiasy*

Même si une partie de la population malagasy pratique la religion moderne, cela ne l'empêche pas de respecter le culte des ancêtres, d'être superstitieux, de croire aux événements surnaturels ainsi qu'aux prédictions du devin : le *mpisikidy* ou l'*ombiasy*. Autrement dit, les Betsimisaraka, même s'ils sont chrétiens, avant de faire quelque chose, pour avoir la tranquillité, il est nécessaire de consulter l'*ombiasy* pour lui demander la permission et pour savoir le jour propice.

En ce moment-là, même si les membres de la famille ont déjà fixé la date, il faut toujours consulter l'*ombiasy* pour être sûr que la date choisie et fixée par la famille correspond à un jour favorable à cette cérémonie. Si le jour est néfaste, il faut changer la date.

Donc, selon la philosophie des gens d'Ambohitrañana, l'*ombiasy* tient une place très importante dans la société betsimisaraka, parce que pour eux, l'*ombiasy* est considéré comme l'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Il donne tous les avis des ancêtres en tant qu'il est très proche de Dieu par rapport aux hommes. L'*ombiasy* est un homme religieux, il indique par des oracles les remèdes pour les maladies, des recettes pour avoir des enfants et de beaux troupeaux.

C.- Le moment du *famadihana*

Suivant l'habitude et la croyance des ancêtres, le *famadihana* n'est pas un rite fait à n'importe quel moment où la famille se souvient de son défunt. Mais il a une période bien déterminée pour de multiples raisons.

La période se situe entre la saison pluvieuse marquée souvent par des dépressions cycloniques et la saison dite sèche marquée par des orages violents correspondant aux deux mois les plus frais sur la côte orientale malagasy.

Généralement, le mois de juillet et le mois de septembre sont exclusivement réservés à la cérémonie du *famadihana*. Pendant cette période, les villageois utilisent beaucoup de temps et de l'argent à cause de la célébration de cérémonies coutumières surtout le *famadihana*.

Selon la conception betsimalaraka dans cette région, on fait le *famadihana* au cours de cette période car :

- cette période correspond à l'abondance et à la fin des travaux agricoles ;
- pour éviter la contagion directe des maladies, car dans cette période, c'est-à-dire pendant la saison humide et pluvieuse (parce que les cadavres à exhumer peuvent être morts de maladie contagieuse : comme le cas d'un homme tuberculeux), donc l'agent de cette maladie peut être encore vivant pendant quelques années, et
- l'odeur qui vient des cadavres en décomposition est moindre dans cette période ;
- c'est la période des vacances des élèves, donc les parents peuvent être disponibles pour assister à la cérémonie.

Il est nécessaire de faire remarquer qu'il est possible de pratiquer le *famadihana* à une autre période, mais cela relève d'un cas exceptionnel : si le défunt a demandé par exemple, à être exhumé par la voie d'un rêve, car cette demande entraîne une maladie dans la famille.

D.- L'annonce verbale ou l'invitation des membres de la famille

Suite à la réunion de la famille du défunt, trois ou deux semaines avant la date retenue, les membres de la famille fixent le nombre des gens à inviter dans la cérémonie du *famadihana*, pour que les invités puissent bien préparer leur programme et pour que les autres membres de la famille de la personne à exhumer qui habitent loin puissent venir assister à la cérémonie.

Dans la région nord-est de Madagascar, lors de la cérémonie du *famadihana*, seuls les invités ont le droit de se présenter et cette invitation, qui, le plus souvent, se fait verbalement. En ce moment-là, quelques membres de la famille organisatrice vont dans chaque village et dans chaque famille pour lancer verbalement l'invitation en annonçant la date de la cérémonie.

Quatre jours avant la cérémonie, les jeunes filles se mettent à piler le riz et les autres vont chercher des *ravinala* (feuilles de l'arbre des voyageurs). Les jeunes gens, quant à eux, vont ramasser du bois sec et les hommes construisent un hangar pour recevoir l'animation de cette cérémonie.

Pour terminer, il faut dire que la cérémonie du *famadihana* est tout à fait différente de la cérémonie de l'inhumation parce que le *famadihana* demande beaucoup de préparations alors que dans l'inhumation, il n'y a pas de préparation pour la raison qu'elle arrive brusquement.

E.- Le *joro* ou invocation

Le mot *joro* est un terme betsimisaraka pour désigner toute prière traditionnelle. Le mot *joro* est la racine du verbe *mijoro* et cela veut dire se tenir debout. Il signifie être ramassé en bloc en un tout. C'est la raison pour laquelle, les Betsimisaraka de la région nord-est de Madagascar, avant de procéder au *joro*, ils lancent trois cris très forts pour que les ancêtres venant des quatre points cardinaux se rassemblent au lieu où il existe un autel pour réaliser le *joro*. Voici comment Raktoniary parle justement de ce *joro* :

« Le prêtre traditionnel emprunte cette position (debout) pendant qu'il officie. Ainsi, le *joro* sert à désigner la prière que l'on adresse directement aux divinités et aux ancêtres »¹.

Pour Pascal Lahady :

« Le mot *joro*, chez les Betsimisaraka, englobe à la fois le discours religieux comprenant toutes les cérémonies

¹ Raktoniary, *Le fandranginaombilà (la circoncision) : sens et valeurs chez les Sihanaka*, p ; 92.

ancêtres et le culte de l’Etre suprême. Et aussi, le mot *joro* pour désigner une invocation sacrée, appel qui exprime en même temps le sens général du verbe *mijoro*, prier, souhaiter, tant il est vrai que le fond de toute prière, c’est l’appel »¹.

Pour résumer, le *joro* tient une grande place dans la vie des villageois. Il est une prière ou un sacrifice que les Malagasy font à leurs ancêtres selon la tradition. Ils n’entreprennent rien sans invoquer les ancêtres, sans les consulter. Et pour affirmer cette idée, Fulgence Fanony écrit :

Toute la vie du Malagasy est une prière : part-il en voyage : *joro* ! Un membre de la famille est-il malade : *joro* : Est-il dans la joie ou la tristesse : *Joro* ! Entreprend-il un travail important : *joro* ! »².

Pour défendre cette idée, une journée avant la date retenue par les membres de la famille, au lever du soleil, un groupe de gens se rend au tombeau où est enterré le défunt à exhumer pour annoncer à tous les défunt et aux ancêtres que demain, il fera le *famadihana* de tel défunt. A cette occasion, le gardien des reliques familiales fait le *joro* en disant :

Texte en malagasy

« *Roroño, roroño anao Zanahary, Zanahary ambonin’ny tany*

Zanahary ambanin’ny tany

Zanahary avy amin’ny vazantany efatra.

Nanao ny lanitry sy ny tany !

Traduction en français

« Descends, descends, toi
Créateur, Toi Créateur au-dessus
de la terre

Toi, Créateur au-dessous de la
terre.

Toi Créateur issu des quatre
points cardinaux.

Qui as fabriqué le ciel et la
terre

¹ Cf. Pascal Lahady, *Le culte betsismisaraka et son système symbolique*, p. 63.

² Fulgence Fanony, *Fasina. Dynamisme et recours à la tradition*, p. 20.

<i>Avia hanatriky, avia hanoloana.</i>	Viens pour assister, pour participer.
<i>Mañantso anao zahay Zanahary be! Amin'ny andro Zoma niany. Andro tsara. Mañantso anao eto Rantabe¹.</i>	Nous t'invoquons, toi grand Créateur, en ce jour du Vendredi. Jour faste. Nous t'invoquons ici à Rantabe.
<i>Ny antony hanantsovana andre Razana:</i>	Voici le motif de cette grande invitation aux ancêtres :
<i>Tonga eto Rantabe izahay</i>	Nous sommes donc en ce lieu à Rantabe
<i>Hañamboatra an- Andriamatoa Faly.</i>	Pour arranger feu Faly, demain.
<i>Ka tsy maintsy lazaiñy aminareo Razaña tompon-tany.</i>	Nous devons dire cela à vous tous les ancêtres propriétaires du sol.
<i>Izy koa Razaña tongava.</i>	S'il est un ancêtre, qu'il vienne.
<i>Io ny toaka tsy novakin-drano</i>	Voici la boisson, pure non diluée.
<i>Io ny tantly mamy tsy novakin-drano.</i>	Voici le miel doux, pur non dilué.
<i>Nientinay eto Rantabe.</i>	Nous avons apporté cela à Rantabe
<i>Hanantsovaña anareo Razaña.</i>	Afin de vous invoquer, vous de la communauté des ancêtres.
<i>Dia tongava.</i>	Eh bien ! Venez tous sans exception !

¹ Nom du cimetière dans le village d'Ambohitralañana.

Mampilaza aminareo eto Rantabe, tonga eto izahay, niany andro zoma, tsy hanafiky, fao tonga hangata-kavilomaña. Tonga hanaja ny fombandrazaña. Tonga hanamboatra i Faly amaray.

Koa samia hanaranara aby ! »¹.

Nous vous faisons part à vous à Rantabe, que nous sommes tous ici en ce jour de Vendredi, non point pour faire un rapt, mais simplement pour demander l'énergie vitale, simplement pour respecter les valeurs léguées par les ancêtres. Nous sommes ici pour arranger Faly, demain.

Que tous retrouvent la fraîcheur !

Si le *joro* est terminé, le *tangalamena* annonce au défunt et aux ancêtres une dernière fois que demain, ils vont faire l'exhumation de Faly, pour le transporter dans un milieu sec. Ils l'invitent à se tenir prêt et à préparer tous ses bagages sans rien oublier. En ce moment-là, le défunt se prépare matériellement et psychologiquement :

« S'il s'agit d'un transfert des ossements du tombeau provisoire au tombeau définitif, on demandera au défunt de ramasser tous ses effets personnels et de faire les adieux à ses anciens co-résidents »².

Généralement, dans la région nord-est de Madagascar, le *joro* se fait avec l'utilisation de *rano mazava* (eau claire) qui est le symbole de la vie, de la joie, du retour à la vie normale, de *tany manara* (terre froide) pour que la cérémonie soit froide, de *tantely* (miel), afin que la cérémonie soit douce, de *betsabetsa*, boisson ancestrale betsimisaraka ; et il est un moyen de communication entre les vivants et les morts ; enfin, le *lekaleka* (assiette ancienne en porcelaine toute blanche) dans lequel est exposée une pièce de monnaie appelée *vola tsanganolona* (effigie d'une monnaie dont trois personnes sont debout, nom donné à la piastre de la République Française), du miel et du kaolin... lors du *joro* où l'on dépose les offrandes.

¹ Jao Malidy, 63 ans, cultivateur, traduction en français faite par Père Totozay Jean Louis, 52 ans.

² Eugène Régis Mangalaza, *La poule de Dieu*, p. 254.

CHAPITRE III

LES RITES PENDANT LA CEREMONIE DU *FAMADIHANA*

I.- Le *tsimandrimandry*

A la veille de cette cérémonie, le vendredi soir, après le dîner, la célébration du *famadihana* commence. Le *famadihana*, chez les gens d'Ambohitralañana, le plus souvent, commence par le *tsimandrimandry* en veillant les restes mortuaires. La veillée ici est tout à fait différente de la veillée lors d'un décès qui se déroule sous le signe de la douleur et de l'angoisse, mais il s'agit ici d'une revanche, c'est-à-dire dans le *famadihana*. Elle se déroule dans une atmosphère de joie et de quiétude, donc la joie de la rencontre entre les vivants et les morts.

Pendant la veillée, chacun est libre de faire ce qu'il sait : on peut danser, chanter, jouer aux cartes... Il y a des gens qui font des chants traditionnels.

Pour bien animer cette cérémonie, un membre de la famille du défunt à exhumer doit commencer la fête en invitant tout le *fokonolona* (la communauté villageoise) à participer à cette animation. Après quelques instants, la veillée est très animée. Il y a un groupe de gens qui danse d'une manière traditionnelle en buvant du *betsabetsa*. Il y a aussi ceux qui

participent aux chansons traditionnelles en frappant le tambour. Vers minuit, on procède au *rasavolana* (discours) pour déclarer le programme du lendemain. Après le discours, les jeunes filles et les jeunes gens distribuent du café, du thé et du *betsabetsa*, puis l'ambiance continue jusqu'à l'aube.

La veillée tient une place très importante dans les rites coutumières *betsimisaraka*, parce qu'en ce moment-là, les défunts et les ancêtres viennent participer à cette cérémonie, d'une part, et on a peur que les hommes responsables de la cuisine ne tombent dans le sommeil, c'est-à-dire pour ne pas être en retard pour la cuisine, d'autre part.

II.- Le jour du *famadihana*

Suite à veillée, dès qu'il fait jour, quelques jeunes issus de la famille du défunt à exhumer se rassemblent à l'ouest du hangar où est le lieu pour accomplir la cuisson. Les hommes plantent les trépieds sur lesquels les cuisiniers poseront les marmites, puis ils allument le feu. Les jeunes filles font cuire le riz pendant que les hommes tranchent la gorge du bœuf et découpent l'animal en petits morceaux. Donc, en ce moment-là, selon l'organisation des membres de la famille, les hommes et les jeunes gens font bouillir la viande.

Les invités commencent alors à arriver et les *ray aman-dreny* (père et mère, les parents) responsables de la cérémonie reçoivent comme don ce qu'on apporte et qu'on offre respectueusement à son hôte.

Par exemple :

Rabe donne 4 litres de boissons traditionnelles, 5 000 *Ariary* d'argent, 1 bidon de paddy et ainsi de suite.

III.- Le repas communiel

Lorsque tous les invités sont présents, vers midi, on procède à la préparation du repas communiel. Les femmes déchirent les feuilles de *ravinala* qui serviront de grande assiette commune appelée *lambana* (nappe) et de *soroko* (feuille de *ravinala* que l'on plie en forme de cornet

pour porter le riz à la bouche ; il remplace la cuillère chez les Betsimisaraka qui habitent dans la forêt). Et les gens vont prendre de petits arbustes notamment des *longoza* pour mettre les nappes sur ces petits arbustes.

Les responsables de la cuisine commencent alors à distribuer les repas sur les nappes. Après, deux ou trois garçons appellent à haute voix tous les invités de chaque village à s'asseoir autour des nappes par groupe de quatre ou six. Tout le monde se rassemble à l'intérieur et aux alentours du palais. On met des nappes de feuilles de *ravinala* qui servent en même temps de sorte d'assiette pour le riz. Et ce sont les jeunes gens qui viennent servir la viande dans des récipients en bambou.

Dans la région nord-est de Madagascar, on utilise le *ravinala*, le *toko vato* (trépied fait avec trois pierres), le *betsabetsa*... dans les cérémonies coutumières pour montrer que les hommes de nos jours sont encore en relation directe avec la nature. Donc, ce n'est pas l'insuffisance de matériaux, mais c'est pour rester dans la coutume ancestrale. Même le *betsabetsa*, boisson ancestrale, est fait avec quelque chose de naturel, sans produits chimiques et sans passer par la chaleur du feu.

Selon l'histoire et la croyance betsimisaraka, les ancêtres n'aiment pas quelque chose passé par le feu. C'est la raison pour laquelle, les gens d'Ambohitralañana utilisent l'eau claire, le kaolin, le miel, le *betsabetsa*... quand ils invoquent les ancêtres.

IV.- Le ramassage des ossements

Pour commencer la besogne, le tombeau dans la commune rurale d'Ambohitralañana est situé très loin du village, à peu près 5 km. En s'y rendant, les invités et la famille organisatrice chantent pour se distraire de la longue distance et pour éviter la fatigue. Le même jour aussi, les jeunes gens apportent le cercueil en bois ou le *hazovato* (bois en ciment) pour mettre les ossements du défunt à exhumer. Pour essayer de diminuer le poids du fardeau, les gens font quelque chose de très amusant et à la fois ils s'insultent sur la route surtout les hommes et les femmes, plus précisément devant la prodigalité des *zanaky ny lahy* et les *zanaky ny vavy*, sur l'alcool.

Par exemple :

Les femmes disent : *Mason'ny lehilahy e ! karaha mason'ny tarondro o !* (Traduit littéralement : les yeux des hommes e ! sont pareils à des yeux de caméléon).

Et en répondant les hommes disent : *Ahanim-baiavy e ! tarondro ô !* (Les femmes mangent le caméléon).

Pour la tenue, les femmes mettent le *salovana* (un morceau de tissu coussu pour les femmes) et les hommes mettent un *kitamby* (un morceau de tissu ceint autour des reins). Cela signifie que tout le monde porte pendant toute la cérémonie, une tenue ancestrale devenue traditionnelle.

En arrivant au tombeau, avant d'exécuter le travail, un membre de la famille organisatrice prend la parole en ces termes :

Texte en malagasy

1.- *Salañtry e ! Ny anaovako salañigty, tsy izaho tronompanahy na zaho maivan-dela noho ny sasany ka niraofan'oloño amin'ny fahaiza-mandaha-teny, tsy zaho mpanefoefo amin-kariaña na mpitondra fanjakana malaza ary amin-jaiñy tsy maintsy hitandrenesana imason'olona.*

Tsy izañy ny añaonaovako salañtry fo, niangavian'ny fianakaviana hitondra ny teny. Ke

Traduction en français

1.- Silence, s'il vous plaît ! Si je vous demande du silence, ce n'est pas parce que je suis la « demeure de la sagesse ». Ce n'est pas parce que j'ai la langue plus légère que certains pour être ainsi le maître de l'éloquence, ni parce que je suis un grand richard, ou encore que je suis un grand commis de l'Etat pour être toujours écouté chaque fois que je dois prendre publiquement la parole.

Non, ce n'est pas pour ces raisons que je réclame de vous du silence, mais parce que j'ai été

*amin'ny anaran'ny tompon'ny
raha anoñy iniany toy, no
ahasahiako mitsangana
alohanareo jiaby sady
añanaovako salañitry aminareo.*

2.- *Ny voalohan-teninay,
zahay fianakavian'i Tompokolahy
Faly dia teny fisaorana.*

*Hainay loatra andro sabotsy
ny andro iniany, andro tsara
fiasaña vary, ke tsy maintsy
laniny hikipohava voly vary, na
an-koraka izany na an-jinja
zaeny. Kanefa, noho ny
fitiavanareo zahay, nialanareo
sintry ny tabahanareo jiaby.*

3.- *Ny fahatongavanareo
marobe izao, amin'ny sabotsy
iniany eto amin'ny fasana eto
Rantabe dia haravoravoan'ny
velona sady reharehan'ny maty.*

*Ka sambahamavesatra ny
entaña, manjary maivani'ny
fahatongavanareo maro. Raha
atrehintsika iniany toy : kakazo
maro efaka izany : tsy latsaha-
mananiky ».*

sollicité par la famille du défunt
d'être son porte-parole. Ainsi,
c'est au nom des organisateurs de
cette cérémonie-ci que je me suis
permis de me tenir debout devant
vous tous et d'exiger de vous, par
la même occasion du silence.

2.- Nos premiers mots à nous
membre de la famille de feu Faly,
seront des mots de
remerciements.

Nous savons très bien
qu'aujourd'hui, c'est samedi, un
jour faste pour la culture du riz, et
jour qu'il faut passer entièrement
soit dans la rizière, soit sur les
brûlis. Malgré cela, à cause de
l'affection que vous voulez nous
témoigner, vous avez entièrement
délaissez vos occupations
respectives.

3.- Votre présence massive du
samedi-ci, en ce lieu appelé
Rantabe est une grande joie pour
nous les vivants, en même temps
qu'un grand honneur pour les
morts.

De ce fait, même si le fardeau
pèse lourd, il est allégé par votre
présence massive. La cérémonie à
laquelle nous sommes conviés
aujourd'hui ressemble à un arbre
aux multiples branches : celui qui

y grimpe a toutes les chances de ne pas tomber.

4.- *Faharoan-jaeny asa razaña ny nahatongavantsika eto e ! Izy koa asa razaña zainy, mila fitandremaña maro, satria piti-draha hely foaña mety efamampandamoka raha edy !*

5.- *Ke mananteña ny fanampiana avy aminareo fokonoloño an-tanana. Aza misalasala manoro ny tokony hatao fo ny dihy tsy hay sarotro itikatikaña.*

6.- *Eto are sojabe an-tanàña vato fisaka nasondrotry ny tany, tsy mety mibiribiry, sady tsy mivaringagiñy, tohininareo izy koa sendra tambisaran-tradiño.*

7.- *Eto anareo andongovavy, ravaky ny tanàña, aza mamony fahaizaña amin'ny osi-drazaña mboa hankaraisaka ny asa haraña hanony iniany.*

8.- *Noho izany, ireto midebadebaka añaty tavohangy ireto ny mbaovaoafompon'ny fianakaviana hientiny hañano ny asa. Rano mangatsiaka foana izy*

4.- En deuxième lieu, nous sommes venus ici pour accomplir des travaux funéraires ! tout ce qui est relatif aux ancêtres nécessite une grande attention, car la moindre erreur risque de faire avorter le projet.

5.- Alors, nous comptons sur votre aide, vous les membres de la communauté villageoise. N'hésitez pas à faire part de vos conseils car il est très difficile d'exécuter une danse dont on n'a pas suffisamment l'expérience.

6.- A vous tous, les anciens du village, rocher à la forme plate que la terre a hissé haut et qui jamais ne dégringole, veuillez nous faire signe au cas où nous sommes victimes d'un oubli.

7.- A vous toutes, grandes dames, ornements de ce village, ne cachez pas vos talents dans le domaine des chants traditionnels pour animer ainsi les travaux funéraires.

8.- Pour cela donc, le contenu des bouteilles qui sont posées là est tout ce que la famille a pu réunir pour réaliser les travaux.

io !

9.- *Tokony ho beben-dreto tavohangy midebadebaka. Nefa araka ny voalaza teo ireny, io edy ny raha hitanay fianakaviana e ! Atolotray am-pitiavana ka mboa raisinareo am-pitiavaña koa.*

Zaiñy aby ny raha tian-korañiny, tompokolahy sy tompokovavy !”.

Ce n'est que de l'eau fraîche !

9.- Nous savons très bien que nous aurions dû offrir plus davantage de bouteilles que cela. Mais comme nous l'avons déjà annoncé, depuis, voici donc tout ce que la famille a pu amasser pour cette cérémonie. C'est avec toute notre affection que nous vous l'offrons, acceptez-le également avec le même élan de cœur !

C'est de tout cela que nous demandons le silence »¹.

En pays betsimisaraka, toute parole prononcée publiquement appelle son double sexuel : *tsy maintsy asiana vadiny*. Un représentant de la communauté villageoise se doit donc d'y répondre. Pour cela, les aînés de même classe d'âge vont se concerter rapidement pour désigner leur porte-parole. Ils doivent feindre la surprise, car ils ne sont pas venus pour faire preuve d'éloquence, mais quoi qu'il en soit, ils sauront faire face à l'imprévu. Chacun va chercher un prétexte pour s'effacer au profit d'un autre censé être plus expérimenté dans la maîtrise du verbe. Personne ne doit se précipiter sur la parole : *mirombo teny* à la manière des enfants qui se précipitent sur la nourriture par gloutonnerie et par gourmandise. Car selon le proverbe betsimisaraka, « *valiha feno tapany foaña ny mikobaña* » (traduit littéralement : il n'y a que le bambou à moitié plein qui fasse du bruit).

Après quelques instants de délibération, un des aînés va s'exécuter au nom de tous les membres de la communauté des vivants :

¹ Source : Jao Malidy, 63 ans, cultivateur. Traduction en français par le Père Totozafy Jean Louis, 52 ans.

Texte en malagasy¹Erreur !

Signet non défini.

1.- *Amin'ny anaran'ny fianakaviana, nilaza ny tenanareo momba ny fankasitrahana ny fokonolona an-tanàna, amin'ny nanarianay andro iniany, andro tsara, andro fiasam-bary, ke nanatrehanay ny raha atao iniany taho.*

2.- *Manaraka iñy, nilazaña izahay fokonolona an-tanàna fa raha hatao iniany tsisy raha hafa fô asa razaña e !*

3.- *Araka ny voalazanareo koa, anareo fianakavian'itompokolahy Faly, raha sarotro izy io, ke nila fanampian'ilay marobe !*

4.- *Fahefatr'izany, nilaza koa ny tenanareo fô tsy nataonareo karaha tany nahalavo izany izahay ireto, ke zaham-opoña. Tsy izaiñy ndreky edy fô, nomenareo hinomiñy. Araka ny voalaza, vola be nahazaoaña tavohangy aby*

Traduction en français

1.- En prenant la parole au nom de la famille, vous nous avez fait part de sa profonde gratitude envers nous, les membres de la communauté villageoise, de ce que nous avons bien voulu sacrifier ce jour-ci, jour faste consacré habituellement à la culture du riz, afin d'honorer de notre présence la cérémonie d'aujourd'hui.

2.- Par ailleurs, on nous a fait part à nous, membres de la communauté villageois de la cérémonie des travaux funéraires.

3.- Selon vos propres mots également, vous de la famille de feu Faly, il s'agit de quelque chose de difficile et qui demande ainsi le concours de tout le monde !

4.- En quatrième lieu, vous nous avez dit aussi que vous ne nous prenez pas pour un endroit où l'on vient de chuter et que l'on regarde sans pourvoir rien faire ! Au contraire, vous nous avez offert quelque chose à boire.

¹ Source : Léon Paul, 64 ans, cultivateur, Traduction de Léon Paul.

midebadebaka akeo ireo.

5.- *Farany, nilaza koa ny tenanareo niangavy zahay fikonoloño tsy hañano karaha vaha-karabo may an-jinja zaiñy, ke samby mikiriñy amin'ny tany iomboany. Fo hañano hasindraiky hody an-tanàna.*

6.- *Ia. Reñy aby ijiaby ireñy : ny aiñy anao raha maivan-tsandry ! Ny teny zainy ho mitovy amin-tsihy voarary : ny tañana nandravy azy edy afaka manaraka ny dian-dravy tsiraiky araiky.*

7.- *Ny voalohan-teninay, dia mboa teny fankasitraña, koa amin'ny fampilazana miharo fañantsovaña natoanareo taminay. Amin'izy akeo io, tsy nañano an-draño mañono hono eky zahay fô mboa vavolombeloño ny raha miseho an-tanàna*

8.- *Hoy ny teninay*

Vous avez dit qu'il faut beaucoup d'argent pour avoir toutes ces bouteilles qui sont déposées là devant.

5.- Enfin, vous nous avez dit de ne pas nous compter à la manière des lianes appelées *vahin-karabo*, qui, après la mise en feu du terrain déjà défriché, vont s'écartier les unes des autres. Mais nous vous demandons de rester ensemble comme les fibres tressées pour venir au village.

6.- Oui. Nous avons entendu tout cela ! que la vie nous soit féconde ! La parole, dit-on, est comme une natte déjà tressée : il n'y a que la main qui l'a tressée qui soit réellement en mesure de suivre point par point les différents plis pour la tresse.

7.- Nos premiers mots, ce sont également des paroles de remerciements de votre faire-part et de votre invitation. Maintenant, nous pouvons parler de cette cérémonie non plus par ouï-dire, étant nous-mêmes des témoins oculaires de tous les événements de tout ce qui se passe dans le terroir villageois.

8.- Voici notre parole, nous les membres de la communauté

fokonoloño amin'ny fangataham-bonjy voalazanareo teo iñy : viavy nosintahiñy aliny izaiñy zahay ireto, avy handeha hanao edy !

Matoa izahay tonga eto, tsy handeha hifeky tanàña.

9.- *Farany, raisinay an-kafaliaña ny toaka namenareo zahay. Izy koa navoninareo izy io, ehy e, tsy hitanay edy. Tavohangy itoerany edy maharitryu azy io, fô ny kibo hatao azy iniany zalahy ho mamo e ! Anjaran'ny tsiraikiraiky ny mahay mañano sahaza amin'ny tantaña hameñy azy satria amin-Ramanankatolotro atsika iniany : tsy lany raha igiahiñy zalahy e !*

10 *Sambahazaiñy ndreky edy, mahazo matoky areo*

villageoise, quant à la demande d'aide formulée tout à l'heure : à l'image d'une femme nouvellement mariée et qu'en pleine nuit, a rejoint immédiatement le toit conjugal, nous sommes là pour faire effectivement la chose !

Si nous sommes venus ici, ce n'est pas pour « attacher nos mains » (croiser nos bras).

9.- Enfin, nous acceptons avec joie l'alcool que vous avez bien voulu nous offrir. Si vous l'aviez caché quelque part, jamais nous l'aurions vu ! Il n'y a que les bouteilles qui les contiennent qui arrivent à supporter la dose, mais le ventre qui va le recevoir sera certainement soûl, les gars ! Il appartient à tout un chacun de savoir s'arrêter à sa dose et de ne pas accepter toutes les consommations que l'on va lui proposer, car nous sommes aujourd'hui les invités du Seigneur-qui-a-beaucoup-à-offrir, jamais on ne manquera à boire les gars !

10.- En dépit de tout cela, soyez assurés, vous les membres de la famille organisatrice que

fianakaviaña tompin-draharaha fô tsy hientinay hitabataba io toaka natoloatrareo io, satria tsy izay ny nahatongavanay eto. Izy koa misy sahy mitatabataba akeo, satria vontsiñy ny toaka nihoaniny, zahay fokonoloño antanàña voalohany hanady azy.

11.- *Ny masova tsy mboa mandiñy, ke hatombokontsika ami'izay ny asa e !”.*

nous n'allons pas nous servir de cette boisson gracieusement offerte pour provoquer une dispute entre nous, parce que tel n'est pas l'objet de notre venue ici. Si quelqu'un a assez d'audace pour provoquer le désordre en ayant bu plus qu'il ne lui en faut, nous membres de la communauté villageoise serons les premiers à le ligoter.

11.- Le soleil n'attend jamais, aussi, allons commencer maintenant les travaux.

Le discours terminé, on procède au ramassage des ossements. Les hommes valides vont se mettre tout de suite au travail en commençant par enlever la pierre tombale, ensuite par creuser le trou, au cas où le corps a été enseveli, afin de dégager les ossements en vue de les ramasser. Normalement, on se sert d'une seule bêche. En signe de solidarité et de ferme volonté, cette bêche ne doit pas se reposer même une seule seconde. Ce travail de creusement est strictement réservé aux hommes quel que soit le sexe de la personne à exhumer.

Mais le choix des personnes pour effectuer le ramassage des ossements est fonction du sexe du défunt, c'est-à-dire que si la personne à exhumer est de sexe féminin, ce sont les femmes qui effectuent ce travail. Par contre, si l'exhumé est de sexe masculin, ce sont les hommes qui doivent le faire. Les gens d'Ambohitralañana pensent, en effet, que les morts ont encore honte de s'exposer nu devant un sexe différent, même si les organes génitaux ne sont plus visibles.

Pour ces mêmes motifs, avant d'exécuter le ramassage proprement dit, on isole la scène de tout regard indiscret en dressant en forme d'enclos rectangulaire plusieurs pagnes noués qui opèrent ainsi une dichotomie spatiale. Par ces pagnes noués, on sépare le domaine public du domaine privé.

D'une manière générale, on peut mélanger les restes mortuaires du défunt avec ceux de ses descendants, c'est-à-dire plusieurs ancêtres sont souvent logés dans un même cercueil. En ce moment-là, celui qui vient et qui va faire don d'habit ou de quelques pièces de monnaie, doit spécifier le destinataire de ce don, afin d'éviter ainsi une confusion entre les ancêtres. Certes, on ne mélange jamais les ossements des femmes avec ceux des hommes pour éviter l'inceste.

Dans la région du nord-est de Madagascar, on ne peut pas, et il est strictement interdit d'exhumer un enfant de moins de trois ans. Car cet enfant est encore un *zaza rano* (enfant-eau), donc n'a pas encore accompli les critères qui caractérisent l'homme, c'est-à-dire il n'est pas encore un homme.

De plus, on ne peut pas exhumer aussi un bébé qui n'a encore aucune dent qui pousse, parce que les dents sont des images du squelette, c'est-à-dire des ossements. Et puis les dents symbolisent aussi l'image de l'homme, donc, c'est à partir de ce stade-là qu'un enfant accède dans la communauté des hommes, car selon la conception betsimisaraka dans la région nord-est de Madagascar, les dents sont parmi les forces utilisées pour aider l'homme à affronter la vie terrestre.

Hormis tout ce qu'on a dit tout à l'heure, concernant les règlements à suivre dans la réalisation de la cérémonie du *famadihana*, maintenant nous allons passer au ramassage des ossements proprement dit.

Comme nous l'avons déjà dit, ce sont les hommes valides qui vont se mettre tout de suite au travail. Dans ce groupe, des intimes procèdent au ramassage un à un des ossements. Ils doivent observer le plus grand silence de peur d'être distraits par la conversation au point d'oublier un ossement. Ce qui compromettrait l'efficacité de ce rite. On veille

scrupuleusement à ce que rien ne soit oublié des restes du défunt, pas même un des os du pouce ou de l'index.

Le ramassage des ossements se fait de bas en haut ; c'est-à-dire on commence par les pieds et on finit par la tête. Et puis quand on soulève le crâne, deux personnes le prennent et on verse quelques gouttes de boissons.

Par exemple : on verse quelques gouttes de *betsabetsa* si le défunt à exhumer buvait du *betsabetsa* durant sa vie terrestre.

Pendant ce temps-là, on exécute des chants traditionnels comme :

Texte en malagasy	Traduction en français
<i>O i e ! e ! tsara ny mody e !</i>	<i>O i e ! e ! il est bon de retourner chez soi e !</i>

Comme le *famadihana* est une cérémonie d'installation définitive du défunt dans sa nouvelle résidence, et d'après la conception des Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitralañana, il est considéré comme une continuation de la vie du défunt dans l'au-delà. Donc on commence le ramassage par les pieds car les pieds sont les instruments essentiels du déplacement. Cela veut dire que la vie dans l'au-delà se manifeste aussi dans la possibilité de déplacement. Ceux qui ne peuvent pas se déplacer sont ceux qui ont les pieds coupés. Les ancêtres, quant à eux, sont donc censés se déplacer avec leurs pieds aussi.

La tête est soulevée par deux personnes, parce que la civilisation betsimisaraka connote des valeurs très positives. C'est dans la tête que se trouve, dit-on, le siège de l'intelligence et de la sagesse. Et c'est cette intelligence qui nous distingue des animaux. Grâce à son intelligence, l'homme doit être capable de s'interroger sur le sens et la valeur de ses différentes actions. Elle symbolise aussi la dignité de la personne humaine. Pour affirmer cette idée, Eugène Régis Mangalaza compare cet ordre dans une société humaine bien organisée en citant le proverbe suivant : « *Aza mañano fitondram-bapaza ; ny madiniky miritiky ambonin'ny maventy* » (traduit littéralement : Ils ne doivent pas se comporter à la manière des

fruits de papayer où ce sont les plus petits qui essaient de s'asseoir sur la tête des grands)¹.

« De plus, l'idée de cet ordre de bas en haut renvoie à la cérémonie du *famadihana* en tant que telle, comme une cérémonie d'intégration, une cérémonie qui élève le défunt au véritable rang d'ancêtre qu'on peut invoquer sans danger. Aller des pieds à la tête symbolise en quelque sorte la verticalité, l'élévation, le passage du bas vers le haut, de l'humain vers le divin »².

Malgré tout cela, comme tous les paysans du monde, les Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitralañana, en tant qu'ils sont fortement croyants, la façon de ramasser les ossements de bas en haut est considéré comme l'arbre qui pousse et qui grandit, la vie est pour eux une ascension : « *Lanja miakatra ny fiainana* ».

Après tout cela, on enveloppe entièrement les ossements avec le *soga* (drap spécial pour le défunt) et on complète son habillement en lui donnant des vêtements selon les vœux de la famille.

Comme nous l'avons déjà dit dans la définition du *famadihana*, il peut se dérouler de deux manières :

- Si le défunt a été enterré hors du terroir familial, on met les ossements dans une petite caisse en zinc ou en bois. Après, les gens regagnent le village avec ces restes mortuaires. Du tombeau au village, la petite caisse contenant les restes mortuaires passe de main en main en ce moment-là. Chacun essaie de toucher, comme si par cet attouchement on arrive à capter réellement cette force transcendante véhiculée par les ancêtres. On la balance, on la porte sur la tête, on danse. Et pendant ce temps-là, on exécute des chants ancestraux.

Texte en malagasy

“Avy ny Andriaña, e avy e ! O,

Traduction en français

“Le Seigneur est bien de retour.

¹ Cf. Eugène Régis Mangalaza, *La poule de Dieu*, p. 210.

² Eugène Régis Mangalaza, *Essai de philosophie betsimisaraka : sens du famadihana*, p. 59.

o, ny Andriaña.

De retour, il est le Seigneur ».

Dans ce cas-là, il y a aussi une veillée des restes mortuaires.

- Si le défunt a été enterré dans le tombeau familial, la cérémonie se déroule juste à côté du cimetière familial. En ce moment-là, on met les ossements ramassés dans une petite caisse en bois. La cérémonie ne dure pas très longtemps, car le plus souvent on ne peut pas transporter ces restes mortels au village. Donc, toute la cérémonie débute et s'achève au cimetière.

Dans le deuxième cas, avant de faire entrer le *razaña* dans le *hazovato* ou la maison, il doit passer par la main de tous les membres de la famille qui veulent le porter, car le fait de toucher ces ossements procure la bénédiction. Après quelques instants, on introduit les ossements dans un endroit choisi par la famille, c'est-à-dire soit dans le caveau, soit dans un *hazovato*.

Si le défunt à exhumer est logé avec ses descendants, la famille du défunt doit acheter des vêtements pour les ancêtres qui sont déjà dans le *hazovato*, car selon la conception betsimisaraka du *famadihana*, il s'agit d'une grande fête tant au niveau des vivants qu'au niveau des morts.

Le fait de donner de nouveaux vêtements à leurs descendants dans le *hazovato* du défunt à exhumer montre donc l'invitation de ces ancêtres à participer à la cérémonie d'intégration de leurs héritiers. En ce moment-là, tout le monde doit très bien se comporter comme les vivants à la veille d'une fête.

En somme, en pays betsimisaraka, on n'enterre plus les ossements du défunt déjà exhumé, mais on place le *hazovato* (en bois ou en ciment) juste au-dessous de la surface de la terre. Cela nous montre en quelque sorte l'intégration du défunt dans la communauté ancestrale.

Une fois que tout ce travail est terminé, on verse quelques gouttes de miel et de *betsabetsa* dans le trou d'où a été déterré le défunt exhumé et quelquefois, on met de l'argent dans la fosse et puis on la comble de terre pour éviter qu'elle ne demande un remplaçant.

L'orateur parle une dernière fois pour clôturer la cérémonie. Il remercie tout d'abord l'assistance, dit que le travail est fini et offre des boissons en guise de remerciements. Celui qui répond dit que s'il en est ainsi, ils reviendront à la maison, chez eux, pour reprendre leur travail.

Tandis que les invités rentrent chez eux, la famille organisatrice reste pour fermer le *hazovato* en y déposant des pièces d'argent et des vêtements. Et après, chacun demande tout ce qu'il veut comme un enfant, la richesse, la santé et ainsi de suite. Dans la région nord-est de Madagascar, seuls les véritables membres de la famille organisatrice ferment le *hazovato* pour éviter les critiques provenant des invités qui pourraient parler des objets de valeur déposés dans le *hazovato*. Par ailleurs, il y a aussi des gens qui volent dans les tombeaux. Une fois achevée la tâche, on rentre à village.

Voilà en ce qui concerne la description du *famadihana* et nous allons passer tout de suite à la troisième partie.

TROISIEME PARTIE

SENS ET VALEUR DU *FAMADIHANA*

CHAPITRE I

LE SENS DU *FAMADIHANA*

Depuis la nuit des temps, le *famadihana* existe à Madagascar, plus précisément dans la région nord-est. De nombreuses recherches ont été consacrées à cela, mais aucune réponse satisfaisante pour expliquer la cause de cette cérémonie, car au cours de nos recherches, quand nous demandons à un ancien pourquoi pratique-t-on le *famadihana* ? Il répondra souvent de la sorte : « Parce qu'on a toujours agi ainsi : son père, son grand-père, le père de son grand-père... On a toujours agi comme cela ».

Il faut pratiquer le *famadihana* parce qu'il est une tradition léguée par nos anciens depuis les temps immémoriaux que nous perpétuons encore jusqu'à ce jour. Il s'agit là d'une tradition que nous la gardons encore. Cette naïveté apparente des réponses des anciens conduit à s'expliquer, il faut pratiquer le *famadihana* pour ré-envelopper les ossements du défunt parce qu'au cours des années, à cause des changements climatiques, les vêtements sont détruits, la chair... Un autre chercheur comme Eugène Régis Mangalaza dit à ce propos :

« On doit retourner les morts (*tsy maintsy avadiky ny maty*), parce qu'ils ont froid, ou bien encore, parce qu'ils sont fatigués de dormir sur un seul côté »¹.

Car les Betsimisaraka pensent que les morts sont comme les vivants dans le village.

Les Betsimisaraka sont des gens parfaitement croyants surtout au niveau des forces surnaturelles, s'il y a une mévente des produits agricoles ou si un membre de la famille est malade, ils pensent qu'il y a des défunts qui demandent quelque chose, soit de la nourriture, soit des vêtements... C'est la raison pour laquelle les membres de la famille cherchent des moyens pour entrer en bonnes relations avec leurs défunts. Ceci nous amène à la pratique de la cérémonie du *famadihana*.

C'est pour avoir la récompense, une meilleure subsistance que les gens d'Ambohitralañana pratiquent le *famadihana*. C'est donc à partir de cet instant que les défunts sont intégrés dans le stade des *razaña*. Ils tiennent une place très importante dans la société des Betsimisaraka, parce qu'ils sont nos gardes du corps, nos guides et nos lumières. C'est la raison pour laquelle, les Betsimisaraka, dans la commune rurale d'Ambohitralañana croient à l'immortalité de l'âme, et à ce propos, un proverbe dit : « Si les ancêtres ne nous protègent pas, réveillez-les pour chercher des patates douces ». Cela veut dire que les *razaña* nous surveillent et nous illuminent. Et l'homme les invoque pour leur demander l'aide et l'assistance dans toute sa vie. C'est pourquoi les Betsimisaraka n'oublient jamais *Zañahary* et les *razaña* dans tous les rituels qu'ils font.

De plus, nous admettons que par la mort, le souffle vital part, la chair pourrit et les ossements s'éparpillent. Cela nous montre que la mort est une source de souillure, de désordre et de saleté. Par conséquent, après quelques années de la cérémonie de l'enterrement, il faut pratiquer le *famadihana* pour arranger et pour purifier les ossements du défunt, c'est-à-dire faire le bain des reliques. Et d'ailleurs, pour respecter les ancêtres, les Betsimisaraka font le *famadihana*.

¹ Eugène Régis Mangalaza, *Essai de philosophie betsimisaraka : sens du famadihana*, p. 63.

Le *famadihana* est une cérémonie pour rétablir l'équilibre social, car le défunt non encore exhumé vient souvent déranger les gens du village. C'est pour rétablir et maintenir l'équilibre social que les Betsimisaraka dans cette région pratiquent toujours le *famadihana*. En effet, en tant qu'être marginal, l'esprit du défunt non encore exhumé n'est pas tenu de respecter les règles sociales, car entre la cérémonie de l'inhumation et celle de l'exhumation, le défunt est en mal d'être, c'est-à-dire à la recherche d'une nouvelle identité. En ce moment-là, ce défunt est encore *angatra*, fantôme. Donc, en tant que tel, l'*angatra* est cette force transcendante qui n'agit pas forcément pour le bien et en vue du bien. A ce propos, Eugène Régis Mangazala affirme justement :

« Le *razaña* est en revanche cette force transcendante qui ne peut être qu'au service du bien »¹.

C'est pourquoi on n'invoque pas les défunts qui n'ont pas encore été exhumés, mais on invoque tout simplement les *razaña*.

A partir du rite du *famadihana*, le défunt accède à un monde qui échappe au devenir, c'est-à-dire, il ne subira plus le poids du temps et il vivra désormais dans une sorte de pérennité proche de l'éternité. En ce moment-là, le défunt parvient au cœur même de l'être, c'est-à-dire qu'il a une existence pleine en ce sens qu'aucun risque de rupture ne se produit plus. Il sert également de trait d'union entre le monde divin et le monde des hommes. C'est la raison pour laquelle Eugène Régis Mangalaza affirme :

« Le *razaña* joue le rôle de relais de transmission pour toute communication avec *Zañahary* »².

Par conséquent, il devient un objet de culte parce qu'il appartient au monde divin qu'il peut capter et distribuer les forces nécessaires à une meilleure organisation de la vie.

De plus, le *famadihana* est un rite de commémoration du défunt, puis il tient une signification profonde dans la société betsimisaraka dans la région nord-est de Madagascar.

¹ Eugène Régis Mangalaza, *Essai de philosophie betsimisaraka, sens du famadihana*, p. 64.

² *Ibidem.* p. 64.

D'un autre côté, dans cette localité, si une personne est morte et sa famille ne peut pas transporter son corps dans le village ancestral. A cause de cela, après quelques années, les membres de la famille pratiquent le *famadihana* pour le déposer dans son tombeau familial, plus précisément, dans le tombeau paternel, car pour les Betsimisaraka : « *Ny fokon-dray no mahery* » (traduit littéralement : le clan paternel domine). Cela nous montre que les Betsimisaraka ne supportent pas les disparitions « *very faty* ». Par conséquent, si ce cas apparaît, ils érigent des stèles (*tsangam-bato*) pour symboliser les corps (*vatolahy*).

En pays betsimisaraka, le *famadihana* est un rite sacré, tant au niveau des vivants qu'au niveau des morts, car les deux sont en étroite relation. Donc, l'un a besoin de l'autre et vice versa. Par cette raison, les Betsimisaraka affirment :

« *Masina ny fomban-drazana ka tsy azo ovana sy tsy analaña* » (traduit littéralement: la coutume des ancêtres est sacrée, on ne doit ni rien changer, ni rien laisser »¹.

Hormis ce qu'on a dit tout à l'heure, les Betsimisaraka dans la commune rurale d'Ambohitralañana pratiquent l'exhumation pour honorer et pour valoriser le défunt. C'est pour cela que les Betsimisaraka n'enterrent plus les ossements du défunt déjà exhumé, mais ils les placent seulement juste au-dessus de la terre, ou dans la maison. Pour eux, ceci symbolise en quelque sorte l'intégration du défunt dans la communauté des ancêtres. Autrement dit, le défunt n'appartient plus à la communauté des vivants, il n'est pas non plus en marge, car le *famadihana* met fin à la marginalité du défunt qui, jusqu'à présent, n'était qu'un *angatra* chaque fois qu'il se manifeste. Car chaque fois qu'un défunt non encore exhumé vient chez les vivants, c'est toujours pour perturber l'équilibre social (pour faire peur, pour rendre malade)².

Mais à partir de ce moment-là, la confiance qu'on a pour un défunt exhumé est très profonde, car par le rite de l'exhumation le défunt a complètement surmonté toute possibilité d'indétermination : il est parvenu

¹ Fulgence Fanony, *Fasina. Dynamisme et recours à la tradition*, p. 261.

² Cf. Eugène Régis Mangalaza, *Essai de philosophie betsimisaraka : sens du famadihana*, p. 64.

à la fixité du monde des ancêtres. Il est bien au-delà de toute possibilité de changement. Dans ce sens, le défunt est devenu Dieu dans la mesure où il se rapproche du divin. Son existence ne sera plus tissée de rupture comme l'est encore celle des vivants. Mais quelle que soit la puissance des ancêtres, ils ne dépassent pas celle de Dieu par la simple raison que Dieu est le seul maître de la vie. C'est Dieu qui par sa bonté, nous a fait don de la vie, du souffle vital.

Or, les *razaña* n'ont fait que transmettre ce souffle vital. Ils peuvent intervenir réellement et efficacement pour défendre telle situation difficile qui permet à l'individu de s'amarrer fortement à la vie. L'efficacité des *razaña* est assurée par le fait qu'ils ont triomphé de la mort et de tout risque de rupture.

Pour terminer, la cérémonie de l'exhumation est le fait de rentrer le défunt dans son tombeau familial. C'est pour cela que les Betsimisaraka dans la région du nord-est de Madagascar affirment :

« *Modin'akoho, mitsofotro an-drova, modi'aomby miditry am-bala, modin'olombelona ndreky edy ateriñy am-pasan-drazaña* » (traduit librement: le chez soi de la poule c'est son poulailler, le chez soi du zébu, c'est son parc. Quant au chez soi de l'homme, on le ramène à son tombeau ancestral).

Voilà *grosso modo* ce qui concerne les sens du *famadihana*. Maintenant, nous allons voir ses valeurs.

CHAPITRE II

LA VALEUR DU *FAMADIHANA*

Le *famadihana* n'est pas un rite créé au cours de ces dernières années ou de quelques siècles, mais il est un rite très ancien. Il tient de grandes valeurs dans la société *betsimisaraka*.

Vu la situation actuelle, les gens d'Ambohitralañana pratiquent toujours le *famadihana* pour préserver le *fihavanana* qui est la base fondamentale de la société malagasy, plus précisément de la société *betsimisaraka*.

La cérémonie du *famadihana* est un moment privilégié pour dénouer les conflits qui perturbent l'harmonie de la famille, et elle n'est pas seulement un temps fort et sacré de rencontre entre les vivants eux-mêmes, mais aussi le moment de réconciliation entre les vivants et les morts.

Par conséquent, il montre nettement la relation de deux frères en situation conflictuelle. En effet, quoiqu'ils fassent, les deux frères sont profondément liés par la consanguinité, c'est-à-dire qu'ils sont une seule et même personne. C'est la raison pour laquelle les *Betsimisaraka* du nord-est de Madagascar affirment : « La cérémonie du *famadihana* est un rite de

réconciliation ou de raccommodement. Cette réconciliation n'est rien d'autre que la recherche de l'harmonie perdue à la suite de conflits de différents points de vue. Elle pousse deux individus à se mettre d'accord sur le même point de vue. Dans ces conditions, la réconciliation est le résultat des efforts réciproques pour surmonter cette même différence. D'un autre côté, « un jour où ils perdront leur enveloppe visible et qu'on procède à leur *famadihana*, on mélangera nécessairement leurs ossements. Dès lors, on ne saura plus distinguer le fémur de l'un du fémur de l'autre, les phalanges de l'un de celles de l'autre, puisqu'il est souvent de coutume de mettre ensemble les ossements de deux frères, de deux sœurs, du grand frère et de l'arrière-petit-fils »¹. D'où le proverbe « *Velona iray trano, maty iray fasana* » (traduit littéralement : vivants unis dans une maison et morts, ne se séparant point dans le tombeau).

Quant au repas de la fête, tous les membres de la famille sont présents et s'assoient les uns face aux autres sur la natte. Ceci exprime et renforce l'unité de la grande famille. Pour cela, ce n'est pas l'argent qui compte, mais c'est la participation et la présence de chaque membre de la famille pour assister à cette cérémonie qui est importante.

Donc, le fait qu'aucune phase rituelle ne prévoie la réconciliation entre l'ennemi éventuel au sein de la famille ou la liquidation des rancunes particulières manifestées une fois de plus, que la poursuite d'une intégration positive prévaut sur l'aménagement des relations interpersonnelles. En ce moment-là, le village ou plus précisément toute la famille apparaît un d'une unité comparable à celle d'une personne unique.

Chez les Betsimisaraka d'Ambohitralañana, on ne voit jamais un seul homme ou une seule famille qui prépare et qui organise cette cérémonie, mais il faut s'unir pour faire l'échange dans tous les domaines et l'entraide dans la société qui l'entoure comme indique le nom de Betsimisaraka. Les Betsimisaraka forment un groupe qui ne se sépare jamais parce que, pour eux, c'est l'amitié qui est plus ancienne que le commerce. Par conséquent, tous les membres du lignage du défunt viennent

¹ Cf. Eugène Régis Mangalaza, *Essai de philosophie betsimisaraka : sens du famadihana*, p. 69.

assister à cette cérémonie pour montrer la sacralité du *fihavanana*. D'où l'analyse de la notion de *fihavanana* est parallèlement à celle de la famille, le point fondamental qui nous permet de connaître réellement les valeurs du *famadihana*. Par cette raison, selon la sagesse betsimalaraka, rien ne vaut le lien du *fihavanana*, car le *fihavanana*, dit-on, est le plus précieux de toutes les richesses, ainsi, doit-on s'efforcer de le maintenir et de le renforcer à chaque instant.

Donc, pour renforcer l'unité du *fihavanana*, à la fin cette cérémonie, il y a une présentation et des conseils pour tous les membres de la famille, surtout pour les familles venant des autres villages pour qu'ils puissent se connaître mutuellement et pour éviter l'inceste, surtout entre les jeunes.

En effet, la réalité montre que les gens Ambohitralañana, en tant qu'êtres sociaux, donnent une importance capitale au *fihavanana*, parce que selon la philosophie des gens dans ce village, l'homme ne peut pas trouver son réel épanouissement qu'en restant profondément uni aux autres. Il est donc nécessaire de se lier avec autrui. Pour cette raison, un autre penseur affirme :

« Quelle que soit la hauteur de l'arbre, à lui seul il ne fait pas une forêt » (*Kakazo araiky tsy mboa ala*)¹.

Cela montre que

« Les autres sont condition de mon existence, qu'ils sont appréhendés au sein même de la conscience. Toute saisie de moi-même passe par la reconnaissance des autres. Sans mon prochain, je ne possède aucune qualité ni détermination : je ne suis rien. C'est l'autre qui me fait accéder à l'être, à la réalité »².

Cela souligne qu'un homme n'est vraiment un homme que par la liaison avec autrui.

De plus, durant toute la vie, même pour les morts, personne ne peut vivre indépendamment des autres, car d'un côté, les ancêtres ont

¹ Eugène Régis Mangalaza, *La poule de Dieu*, p. 245.

² Jean Paul Sartre, *L'être et le Néant*, p. 266.

besoin des vivants pour perpétuer leur souvenir et pour manifester leurs forces. Donc, la communauté des morts doit s'épauler et être en étroite relation avec les vivants. Ces derniers ont besoin des morts pour les éclairer dans l'organisation de la vie et de leur existence terrestre et les morts ne peuvent pas se séparer des vivants pour valider, en quelque sorte, leur omniprésence. Donc entre les vivants et les morts il y a toujours une communication constante.

Le *famadihana* est une fête puisqu'il est une question de rencontre et non de rupture, d'intégration et non de désagrégation. Mais à cause de la flambée des prix actuellement, et vu les progrès techniques et scientifiques de nos jours, quelques gens ont tendance à délaisser les traditions ancestrales pour entrer dans la civilisation. Or, cette civilisation est une source de disparition et le *fihavanana* est remplacé par l'argent. Quelquefois, les membres de la famille qui habitent loin, ne se présentent jamais à la cérémonie rituelle familiale, mais ils peuvent confier leurs cadeaux et leurs messages à une tierce personne. Le sens du proverbe malagasy : « *Izay mitambatra vato, izay misaraka fasika* » (ceux qui se regroupent sont de la pierre, ceux qui se séparent sont du sable) est alors renversé, parce que le *fihavanana* perd en quelque sorte sa valeur. De plus, la plupart des gens ne pratiquent plus les coutumes ancestrales pour diverses raisons. Certaines gens pensent que la cérémonie de l'exhumation constitue un gaspillage d'argent, parce que la préparation de cette cérémonie a besoin de beaucoup d'argent. Puis face au vol des ossements dans certaines régions de Madagascar, la cérémonie de l'exhumation a commencé à ne plus avoir de valeur, car elle peut aussi entraîner le désordre social.

CHAPITRE III

ANALYSE CRITIQUE ET REFLEXION PHILOSOPHIQUE SUR LA CEREMONIE DU *FAMADIHANA*

I.- Le rapport entre la religion malagasy et le christianisme

Actuellement, vu l'arrivée des religions étrangères à Madagascar, nous vivons dans le monde du christianisme, cette religion étant considérée comme la forme d'une nouvelle culture pour les Malagasy. Cette culture étrangère n'est rien d'autre qu'une culture comme toutes les autres, mais elle a son propre principe de base.

En effet, dans la religion chrétienne, les adeptes croient en un seul Dieu et en la continuité de la vie dans l'au-delà ainsi qu'en la sainte Trinité. Les fidèles adressent leurs prières à Dieu et pratiquent le baptême pour intégrer au sein de la famille chrétienne.

Or, dans la religion traditionnelle malagasy, vue à travers les différentes coutumes, les gens s'appuient sur *Zanahary*. Dans ce sens, lors d'un *joro*, par exemple, pour annoncer aux ancêtres la date de l'exhumation

d'un défunt, le prêtre traditionnel invoque en premier lieu *Zanahary*. C'est la raison pour laquelle, les gens d'Ambohitralañana admettent que la source unique du courant vital est *Zanahary*. Par conséquent, le prêtre traditionnel reconnaît la sacralité de Dieu ainsi que ses grandeurs éternelles, la raison pour laquelle les Betsimisaraka de la région nord-est de Madagascar, en tant qu'ils font partie des Malagasy, sont des monothéistes, mais à cause de la multiplicité des missionnaires, la religion malagasy connaît un nouveau changement.

Dans la religion chrétienne, Jésus est l'unique passage pour parvenir à Dieu, mais dans la religion traditionnelle, ce sont les ancêtres qui jouent le rôle de relais avec Dieu.

Malgré tout cela, on ne peut pas donc entrer dans le monde divin sans passer par les intermédiaires, c'est-à-dire par l'ancêtre pour la religion traditionnelle et par Jésus pour le christianisme. Cela veut dire que la réconciliation du divin et de l'humain n'est pas possible sans l'intervention des ancêtres.

De plus, d'une manière générale, c'est Jésus-Christ qui transmet le message de Dieu.

Enfin, toutes les religions dans le monde, plus précisément à Madagascar, la parole de Dieu est transmise aux croyants par des chargés de mission et cette parole se transmet de génération en génération et elle est laissé dans des œuvres sacrées, tels que la *Bible*, le *Coran*.

II.- Equivalence entre le *sikidy*, la *Bible* et les autres livres sacrés

Dans la philosophie betsimisaraka de la région du nord-est de Madagascar, le *sikidy* est un art divinatoire qui maintient la relation entre la société des hommes et la société des dieux. Le *sikidy* est la base fondamentale de la religion traditionnelle malagasy dans la société primitive.

Il possède la sacralité provenant de *Zanahary* ; la sagesse divine. Le *sikidy*, comme nous l'avons dit tout à l'heure, présente une tradition héritée par les premières familles arabes et devient pour les Malagasy une connaissance sacrée.

Au moment du *sikidy*, le *mpisikidy* (le devin) invoque les dieux venant des quatre points cardinaux. Cela correspond au signe de croix pour le christianisme, plus précisément pour le catholicisme (au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen).

Dans la religion chrétienne, la *Bible* est sacrée, parce qu'elle vient de Dieu. Elle est la parole de Dieu. Tout ce que prêchent les adeptes de la religion chrétienne est tiré des paroles de Dieu écrites dans la *Bible*. Lors de la prière, le prêtre appelle Dieu Créateur pour assister à la liturgie comme le fait le devin au cours d'une invocation.

A ce propos, Denis Huisman et André Vergez confirment :

« Le Dieu des chrétiens a parlé à ses fidèles dans la *Bible*, le Dieu des musulmans dans le *Coran*, le Dieu de l'hindouisme dans le *Véda* »¹.

Dans ce passage, on parle bien de la fonction des livres sacrés qui sont équivalents à la *Bible* ou aux *sorabe* ([manuscrits arabico-malgaches](#)), parce que le fait de pouvoir lire la parole de Dieu dans le *sorabe* met en évidence la connaissance et l'existence de Dieu par les Malagasy et le fait d'avoir une relation avec Dieu par le biais du *mpimoasy*. Cette faculté de pouvoir éveiller le sens des manuscrits est vraiment un don de Dieu qui n'appartient pas à n'importe qui.

Le manuscrit est sacré, et la religion traditionnelle malagasy a un pouvoir considérable de promouvoir le bien-être des fidèles. Alors, dans la lecture du livre sacré, tels que la *Bible* et le *Coran*, ce texte doit se terminer par « Amen ». Ce qui veut dire que la parole de Dieu est sacrée.

Pour résumer, dans la *Bible*, dans le *sikidy* ou dans les autres livres sacrés, la parole de Dieu témoigne la profondeur de la sagesse,

¹ Denis Huisman et André Vergez, cité par Rakotoniray, *Le fandrangitanaombilà (la circoncision) : sens et valeurs chez les Sihanaka*, p. 160

puisque dans la *Bible*, les chrétiens connaissent la sagesse, mais les Betsimisaraka ont le *sikidy*. Il leur rend un grand service. Ainsi, quand on demande la fonction du *sikidy* à un homme âgé, il dit : « *Izany no baibolinay* ». Donc chaque livre sacré possède ses capacités propres.

III.- Réflexion philosophique sur la cérémonie du *famadihana*

Les Betsimisaraka, notamment ceux de la région d'Antalaha, ont leur manière de vivre dans chaque village. Nous prenons maintenant la commune rurale d'Ambohitralañana du point de vue de la croyance.

Les gens dans ce village se divisent véritablement en deux grandes catégories. D'une part, il y a ceux qui suivent la foi chrétienne selon laquelle ils croient à l'existence d'un Dieu unique, le maître suprême, car ils estiment que Dieu est le seul Créateur du monde. Il connaît et ordonne tout, toutes les puissances lui appartiennent. D'autre part, il y a ceux qui suivent la croyance ancestrale à savoir les coutumes traditionnelles malagasy.

Autrement dit, la pratique de la cérémonie du rite traditionnel est très importante pour les Betsimisaraka d'Ambohitralañana. C'est pour cela qu'ils n'oublient jamais les *razaña*, en tant qu'intermédiaires entre Dieu et eux, même, s'ils ne sont pas chrétiens.

A propos de ce rite, si nous avons choisi la cérémonie du *famadihana*, c'est à la fois en raison de la profonde signification et en raison de l'incompréhension dont il a été l'objet. Pendant longtemps, les chrétiens étaient persuadés que le sacrifice traditionnel était un geste païen le plus incompatible avec leur esprit à l'intérieur duquel ils veulent respecter les dix commandements de Dieu.

De plus, de nombreux missionnaires ne le comprenaient pas et se montraient réfractaires à cette pratique qualifiée de païenne. Or, à notre avis personnel, c'est dans la pratique de la cérémonie du sacrifice que s'élève le mieux l'âme malagasy, parce que, ce sacrifice nous montre le respect des ancêtres et pour garder l'amitié entre les vivants. D'où la cérémonie du

sacrifice ou la cérémonie traditionnelle est la source d'une société betsimisaraka dans la région nord-est de Madagascar depuis la société primitive jusqu'à nos jours.

Dans ce sens, notre pensée se situe justement dans le respect de la pratique du rite ancestral face à la croyance religieuse chrétienne. Cela ne signifie pas qu'on peut négliger directement la coutume ancestrale et la vie religieuse, mais notre conscience doit être guidée par la modération et la tempérance entre la coutume et la religion. Selon Epicure, en effet :

La tempérance est l'art de modérer nos désirs et de renoncer à beaucoup d'entre eux. Autrement dit, nos désirs doivent être bien raisonnable devant la coutume et la religion, car l'homme doit perfectionner sa vie face aux mœurs et à la foi.

Tout cela semble dire que, face à toutes les cérémonies rituelles, l'homme ne peut pas développer sa connaissance, car il croit que l'ancêtre et les dieux sont là. Donc, lorsqu'il fait quelque chose, il a des inquiétudes et se pose toujours des questions comme : « Est-ce qu'on faire ceci ou non ? ».

Dans le domaine du travail, certaines familles ne travaillent pas le mardi, le jeudi et le dimanche, donc, pendant une semaine, il n'y a que quatre jours pour travailler. Cela entraîne l'appauvrissement dans la famille, car les quatre journées de travail restantes sont réservées aux rites traditionnels. Par conséquent, à cause de la pratique et la célébration des cultes ancestraux, une famille ne peut pas dépasser les commandements des forces invisibles.

Donc, la cérémonie du *famadihana* est la source de blocage de développement économique, parce qu'elle a besoin de beaucoup d'argent et de temps. En ce moment-là, on y trouve des dépenses superflues au lieu de faire des investissements pour faire autre chose comme la construction d'une maison.

De plus, l'homme perd à la fois du temps parce que la préparation de la cérémonie du *famadihana* se fait pendant un ou deux mois pour les membres de la famille du défunt à exhumer, avec des réunions de familles suivies de longues discussions pour fixer la date de la cérémonie.

Finalement, la plupart du temps, la cérémonie du *famadihana* revient très chère. Nous avons vu un *famadihana* qui a coûté jusqu'à 770 000 *Ariary*. Mais notons au passage que le revenu annuel moyen d'un paysan betsimalaraka dans la commune rurale d'Ambohitrañana est de l'ordre de 500 000 *Ariary* au maximum. Ainsi, le *famadihana* est-il l'un des premiers facteurs de blocage de développement de cette région. Par conséquent, il est nécessaire de l'abandonner parce qu'il engendre la pauvreté dans la vie sociale. Mais à côté de la tradition, les coutumes ancestrales, plus exactement le *famadihana*, symbolise l'essence même des Malagasy, car c'est grâce aux coutumes traditionnelles malagasy que les Malagasy sont devenus de vrais Malagasy. Ainsi, le *famadihana*, sous sa forme actuelle, est uniquement pratiqué à Madagascar.

CHAPITRE IV

LES AVANTAGES ET LES INCONVENIENTS DU FAMADIHANA

I.- Les avantages de cette cérémonie

Auparavant, les Betsimisaraka ont vécu la vie héritée de leurs ancêtres, parce qu'ils considèrent que la pratique de cette tradition facilite leur vie dans la société. Ce genre de vie n'est pas encore démodé jusqu'aujourd'hui. C'est pour cela que beaucoup d'entre eux pratiquent les coutumes traditionnelles.

Pour les Betsimisaraka d'Ambohitralañana, la pratique de ces rites fournit effectivement quelques avantages à la société et dans la famille, car à l'intérieur de ces rites, il existe un renforcement du *fihavanana*. C'est ainsi qu'une affirmation célèbre prend sa place : « *Aleo very tsikalakalam-bola toy izay very tsikalakalam-pihavanana* » (traduit littéralement, mieux vaut perdre une pacotille d'argent que de perdre une pacotille de lien du *fihavanana*). Cela nous montre qu'en pays betsimisaraka, le *fihavanana* a une grande valeur dans cette société, car il est nœud de la vie sociale.

De plus, la cérémonie du *famadihana* permet d'éduquer les descendants sur les us et les coutumes de la localité et aussi de faire connaître les ancêtres. Par conséquent, elle est une conservation de la coutume traditionnelle et montre la vraie personnalité des Malagasy dans la région et dans les familles.

D'une manière générale, chez les gens d'Ambohitralañana, la cérémonie de l'exhumation entraîne l'augmentation du prestige social à cause de la richesse pour réaliser cette fête. A ce propos Eugène Régis Mangalaza dit justement :

« Par rapport à la société occidentale, la société betsismisaraka fait preuve d'originalité. Ce qui compte ce n'est pas tant la richesse matérielle en tant que telle, ni le confort matériel qu'elle offre, mais surtout le prestige social qu'elle confère. Cette notion de prestige social est très importante aux yeux des Betsimisaraka. Seulement, le prestige social doit être vivifié souvent, mis à l'épreuve à tel point que celui qui possède doit affirmer par là même sa différence sociale ».

Dans l'organisation sociale, une société ne peut pas vivre dans une excellente harmonie lorsqu'elle n'a pas quelque chose à respecter. Donc, pour éviter l'anarchie, dans une société, il faut qu'il y ait une institution, des coutumes. Les rites traditionnels ont donc leur fonction comme l'armée qui assure la sécurité dans la société, surtout dans la société primitive. Par conséquent, les rites traditionnels favorisent l'unité dans la diversité, parce qu'on voit que toutes les familles qui viennent assister sont différentes les unes des autres. En ce moment-là, toutes les familles s'unissent pour partager des aides et des traditions. Malgré tout cela, la cérémonie de l'exhumation, en tant que telle, est un moyen qui élève mieux l'âme malagasy parce qu'elle établit des contacts entre les vivants eux-mêmes et contient beaucoup d'échanges dans tous les domaines.

Dans la région du nord-est de Madagascar, quand on réfléchit bien sur les rites traditionnels, on constate qu'il y a plusieurs avantages qui se situent non seulement dans l'amour du *fihavanana* et celui du prestige social ou bien l'augmentation de l'honneur, mais aussi pour espérer une bonne santé dans la famille, car le défunt peut se manifester au vivant en

envoyant des maladies s'il est mécontent, parce qu'il se pense oublié de sa famille. De plus les Betsimisaraka pensent que l'homme vit en relation osmotique avec ceux qui l'entourent et rien ne sépare fondamentalement la nature de la surnature, le visible de l'invisible.

En somme, dans la cérémonie du *famadihana*, les Betsimisaraka retrouvent la verticalité et la certitude de la vie dans la société, car dans cette cérémonie, il doit toujours y avoir des échanges entre les vivants et les morts.

Voilà ce que nous pouvons dire sur les avantages de la cérémonie de l'exhumation, nous allons maintenant entrer dans les inconvénients de cette cérémonie.

II.- Les inconvénients du *famadihana* dans la société betsimisaraka du Nord et de Madagascar

La pratique de la cérémonie du *famadihana* a, bien sûr, des avantages, mais présente aussi quelques méfaits pour la vie d'une société.

Face au progrès évolutif de notre civilisation actuelle, la tradition n'a pas son essentialité à cause de la dévalorisation des mœurs ancestrales fait par beaucoup de gens. Ceux-ci nous affirment l'ancienneté de la civilisation. Vu l'abondance des religions modernes, si on pratique le *famadihana* ou les autres coutumes ancestrales, on fait une confrontation des cultures. On constate aussi qu'à l'époque actuelle, par rapport à la civilisation occidentale, la civilisation et les coutumes ancestrales présentent un certain retard, puisque la civilisation étrangère semble conduire à son perfectionnement la civilisation betsimisaraka d'une façon plus satisfaisante et plus fiable.

Mais à l'instar de tout cela, la pratique du *famadihana* a des inconvénients sur le plan économique parce que si on parle d'économie, il s'agit de ne dépenser que ce qui convient, de réduire les dépenses. Or, redisons-le encore une fois, la réalisation des rites traditionnels peut causer

beaucoup de dépenses. De plus, entre le mois de juillet et le mois de septembre, tous les jours fastes sont réservés pour les rites ancestraux. Cela peut donc engendrer la diminution des produits agricoles. Et en conclusion, les rites ancestraux peuvent être considérés comme des facteurs de blocage du développement économique.

Mais malgré tout cela, les rites et les coutumes traditionnelles provoquent des obligations pour les vivants, car à la mort d'une personne, les descendants doivent préparer déjà ce qu'ils doivent faire dans l'exhumation.

En somme, la pratique du *famadihana* engendre le désordre social surtout au niveau d'une famille, à cause de la participation aux dépenses qu'on engage dans cette cérémonie, parce que tous les membres de la famille ne sont pas sur le même pied d'égalité. Par conséquent, il y a toujours une différence de classe sociale en tant que la vie sur terre est une lutte. C'est la raison pour laquelle, certains membres de la famille sont tentés de refuser de payer leur part, car peut être ils n'ont pas les moyens pour payer leur cotisation. Cela entraîne alors quelquefois la rupture du *fihavanana* et pose des problèmes entre la famille tout entière.

CONCLUSION

Le *famadihana* est non seulement ce qui assure l'insertion totale du défunt dans la plénitude de l'existence post-mortem, mais en même temps, ce qui rassure ceux qui n'ont pas encore affronté l'angoissante perspective de la mort. En ce sens, on peut dire que le *famadihana* est un événement d'une importance capitale, tant pour les vivants que pour les morts.

Les différents cycles de vie : la naissance, l'adolescence, la circoncision, le mariage, la vieillesse, le décès... ne sont finalement que des repères pour l'individu et pour le groupe. Ils leur permettent d'exprimer les mêmes vues psychologiques, scientifiques, politiques et religieuses, qui se trouvent dans l'équilibre harmonieux et la maîtrise des tensions opposées qui permettent le dynamisme et le progrès. C'est la raison pour laquelle les Betsimisaraka pensent que le monde est indéfiniment soumis à la dialectique de la vie et de la mort, à l'unité et à l'éparpillement. En tant qu'élément du monde, chaque être se trouve impliqué dans ce devenir cosmique. La roue de l'existence tourne indéfiniment. Dieu est au centre et bien qu'il implique le mouvement, il reste immobile pendant que les créatures qui forment la circonférence du cercle sont aux prises dans la ronde du devenir.

La mort, à l'inverse, c'est l'ensemble de divers ratés ou de divers échecs de ces équilibres toujours précaires et qui ne se réalise qu'au prix d'un véritable don de sa personne : elle est désordre. Mais d'après la conception betsimalaraka, la mort qui est le passage de l'animé à l'inanimé, échappe aux vivants. La transformation d'un corps vivant en cadavre dépasse l'homme. On n'y peut rien, car cela relève du destin. Ainsi, la cérémonie de l'inhumation s'inscrit sous le signe de la douleur poignante de la rupture.

Mais le *famadihana* est le rite d'intégration : c'est en cela qu'il s'oppose à l'inhumation. En fin de compte, il la complète en ce sens que l'inhumation n'est rien d'autre que ce qui symbolise la désaffection de l'individu de la société visible. Par conséquent, la perspective de la rupture occasionnée par la mort est encore plus inquiétante, tant par sa brutalité (la mort peut surprendre à n'importe quel moment et parfois même là où on s'y attend le moins), que par sa radicalité. Par cette idée, le monde, affirment les Betsimalaraka, est comme un grand tambour où chacun est appelé à vivre dans son mieux et la même symphonie universelle. Si les musiciens changent au fil du temps, l'air qu'il faut jouer, à l'inverse, reste toujours le même, vivre c'est donc tambouriner sur le monde.

En fait, la cérémonie du *famadihana* est, en quelque sorte, un placement que les vivants font là-bas dans l'au-delà. Cette cérémonie fait du défunt nouvellement promu, un obligé. Sans les vivants, jamais il serait devenu un ancêtre bénéfique, au contraire, il serait voué à l'errance d'un *angatra* (fantôme). Donc, le *famadihana* marque la dernière étape de la marche vers la lumière divine. C'est pour cela que le *famadihana* est appelé le rite d'une nouvelle installation du défunt dans une nouvelle résidence, car à partir de ce moment-là, le défunt consiste finalement à reconnaître l'identité sociale.

Le véritable anéantissement ne résulte pas de la mort en tant que passage social, l'absence de statut et rôles sociaux de l'animé à l'inanimé, le véritable anéantissement est la négation sociale, l'absence de statut et rôle sociaux. Sombrer à jamais dans l'oubli des vivants, ne plus jouer aucun rôle au sein de la société visible, ne plus être invoqué lors des rites

communuels : voila la néantisation totale, l'exclusion de toute forme d'existence.

Ainsi, malgré tout cela, le rite du *famadihana* est ce qui affecte définitivement et socialement le défunt à la société invisible des ancêtres. De plus, il essaie de tout mettre en œuvre pour montrer la dimension créatrice de la mort, en tant que source de renouvellement initiatique du défunt.

Certes les Betsimisaraka n'ont jamais eu une vision idyllique de leur société, parce qu'ils ont compris que l'homme ne pourrait peut-être jamais se défaire de toute forme d'agressivité que les anciens ont toujours exalté : le *fihavanana*. Dans toutes les cérémonies rituelles, cette idée de *fihavanana* est toujours présente et en profonde signification. Lors du *famadihana*, le *fihavanana* en tant que manière d'organiser et de vivre cette consanguinité est plus que jamais mis en exergue. Que vaut la vie sans le *fihavanana* ? Mais que vaut un *fihavanana* qui n'est pas constamment et réellement vécu ?

En somme, il faut admettre que l'une de ces traditions malagasy, c'est le *fihavanana*. Le rite du *famadihana* montre et fortifie le *fihavanana* ; il est une cérémonie qui accomplira le mort : re-naissance des intéressés désormais d'une manière nouvelle.

Or, vu le progrès évolutif, technique, moderne et scientifique, actuellement, les anciens pensent que l'idée de cette cérémonie a des changements dans tous les domaines. En ce moment-là, l'idée du *fihavanana* est renversé aussi, il remplace l'argent et dans l'ancien temps, il est strictement interdit d'enterrer le défunt déjà exhumé, car la façon de déposer le *hazovato* (bois en ciment) au-dessous de la surface de la terre montre l'intégration du défunt dans l'au-delà. Or actuellement, face au vol des ossements, si une famille arrive à pratiquer le *famadihana*, on enterre totalement les *hazovato* et quelques-uns des membres de la famille seulement peuvent se présenter à la cérémonie rituelle pour de multiples raisons.

Face à ces problèmes, le *famadihana* a encore, nous semble-t-il, toute sa raison d'être, surtout pour les Betsimisaraka d'Ambohitralañana.

BIBLIOGRAPHIE

I .- OUVRAGES SUR MADAGASCAR

BOURNIQUEL (Viviane) - VIDAL (Jean-Philippe), *Bonjour Madagascar, Guide pour voyageurs curieux*, éditions du Pélican, Diffusion exclusive Madagascar, Antananarivo, 144 p.

FANONY (Fulgence), *Fasina. Dynamisme et recours à la tradition*, Tananarive, Travaux et Documents, n° XIV, Musée d'Art et d'Archéologie, 1975, 394 p.

LAHADY (Pascal), *Le Culte betsimisaraka et son système symbolique*, Ambozontany, Fianarantsoa, 1979, 279 p.

MANGALAZA (Eugène Régis), *Essai de philosophie betsimisaraka : sens du famadihana*, Centre Universitaire Régional de Tuléar, 1980, 79 p.

MANGALAZA (Eugène Régis), *La poule de Dieu, essai d'anthropologie philosophique chez les Betsimisaraka*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1994, 331 p.

RAKOTONIARY, *Le Fandrangitanaombilà (la circoncision) : sens et valeurs chez les Sihanaka*, Mémoire de maîtrise, Département de Philosophie de Toamasina, avec un index-glossaire, 1999, 196 p.

II. OUVRAGES GENERAUX

Anonyme, *LA SAINTE BIBLE*, traduite en français sous la direction de l'Ecole Biblique de Jérusalem, Paris, Editions du Cerf, 1961, 1 670 p.

RANDRIAMAMONJY (F.), *Tantaran'i Madagasikara Isamparitra*,
Antananarivo, Imprimerie Pierron, 2006, Trano Pirinty Fiagonana
Loterenina Malagasy, 2006, 585 p.

SARTRE (J. P.), *L'Etre et le Néant, essai d'ontologie*, Paris, édition
Gallimard, 1949, 690 p.

III. REVUE

[VINTSY](#) (trimestriel malgache d'orientation écologique), n° 29, septembre
1988, [Antananarivo](#).

VII. DICTIONNAIRES

PAUL (Robert), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue
française*, Paris, 1973, 1 898 p.

MATHILDE Deverchin Rakotozafy, *Dictionnaire d'éducation bilingue
usuel*, malagasy-français, 776 p.

INDEX-GLOSSAIRE

Cet index-glossaire reprend les mots, expressions ou proverbes rencontrés dans le travail et donne ou rappelle les traductions succinctes qui ont été faites.

NOMS COMMUNS ET ADJECTIFS

= A =

Ahanim-baivy e ! tarondro ô !, les femmes mangent le caméléon 59

alam-penja, forêt de *penja* (une herbe), 15

alañana, sable, 22, 23

*Aleo very tsikalakalam-bola toy izay very tsikalakalam-
pihavanana*, mieux vaut perdre une pacotille d'argent que de perdre une pacotille de lien du *fihavanana* ou amitié, 89

angatra, fantôme, 75, 76, 94

aomby ratsy, zébu mauvais, qu'on tue au cours des funérailles, 39

Ariary, Unité monétaire malagasy depuis le mois de janvier 2005. Il vaut cinq francs malagasy, 50, 57, 88

Aza mañano fitondram-paza ; ny madiniky miritoky ambonin'ny maventy, Il ne faut pas se

comporter à la manière des fruits de papayer, où ce sont les plus petits qui essaient de s'asseoir sur la tête des grands, 68

= B =

betsabetsa, jus de canne à sucre fermenté, non distillé, 45, 56, 56, 58, 67, 70

Bible, 31, 83, 84

= C =

Coran, 83, 84

= F =

fadin'aody, les interdits des talimans donnés par le devin-guérisseur, 29

fadin-drazaña, interdits ancestraux transmis de génération en génération, 29

famadihana, exhumation, 8, 9, 11, 39, 47, 48, 49, 51, 52, 53, 56, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 76, 78, 81, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 93, 94, 95

Fandalovana ihany ny eto antany, la terre n'est qu'un lieu de passage, 7

Fanjakana, l'Etat,
l'Administration, 42
fañokarana, déterrement des
ossements 47; 48
fehy maty, une attache définitive,
faite pour n'être plus dénouée,
39
fehy salasintaka, attache prévue
pour être déliée, 39
fihavanana, amitié, convivialité,
32, 50, 78, 79, 80, 81, 89, 89,
91, 95
fiverenana, retour, 34, 47
fokonolona, communauté
villageoise, 41, 42, 56, 62
fokontany, quartier, la plus petite
divison administrative à
Madagascar, 12, 14, 16, 26
Fozalahy atakalo fozavavy, un
crabe mâle échangé contre un
crabe femelle, 33

= H =

harefo, une plante aquatique qui
peut être utilisée pour tresser
des nattes, 15
hareña, richesse, 33
hazovato, caisse en ciment, ou en
bois, 58, 69, 70, 95

= I =

Izany no baibolinay, c'est notre
Bible à nous, 85

Izay mitambatra vato, izay
misaraka fasika, ceux qui se
regroupent sont de la pierre,
ceux qui se séparent sont du
sable, 81

= J =

jinja, culture sur brûlis, 16, 17
joro, invocation sacrée, 52, 53, 55,
56, 82

= K =

Kakazo araiky tsy mboa ala, un
seul arbre ne fait pas une forêt,
80
kalanoro, génies forestiers, 28
kitamby, pièce de tissu pour les
hommes, ceint autour des reins
lors d'une cérémonie
traditionnelle, 58

= L =

Lahy ! Lahy ! Lahy !, Cris lancés
après la finition de l'opération
de la circoncision. Ils
signifient : "Homme ! Homme !
Homme !", 31
lambana, nappe faite avec des
feuilles de *ravinala*, 57
Lanja miakatra ny fainana, la vie
est une ascension, 69
lekaleka, assiette, 56

lemby, abandonné, 25
longoza, arbrisseau ayant de larges feuilles pouvant servir d'assiette pour manger le riz, 58
lovan-tsofina, tradition orale, 21

= M =

malagasy, 7, 17, 19, 23, 31, 32, 33, 34, 37, 42, 47, 50, 51, 54, 59, 62, 67, 69, 78, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 89, 95
mañokatra, exhumer, 47, 48
Masina ny fomban-drazana ka tsy azo ovana sy tsy analaña, la coutume des ancêtres est sacrée, on ne doit ni rien changer, ni rien laisser, 76
Mason'ny lehilahy e ! karaha mason'ny tarondro o !, les yeux des hommes e ! sont pareils à des yeux de caméléon !, 59
mazava, clair, de couleur blanche, 56
mijoro, prier, faire une invocation sacrée debout, 52, 53
mirombo teny, se précipiter sur la parole, 62
Modin'akoho, mitsofotro androva, modin'aomby miditry am-bala, modin'olombelona netreky edy ateriñy am-pasan-drazaña, le chez soi de la poule c'est son poulailler, le chez soi du zébu, c'est son parc ; quant

au chez soi de l'homme, c'est son tombeau familial, 77
mpimoasy, devin-guérisseur, 84
mpisikidy, devins, 50, 84

= N =

Ny aiñy tsy mba anañam-piry, la vie est unique, 36
Ny fahafatesana mañaraka an-joron-damba, la mort suit aux coins de nos vêtements, 7
Ny fokon-dray no mahery, le clan paternel domine, 76
Ny hanambadian-ko namana, iterahan-ko dimby, on se marie pour avoir un compagnon ou une compagne, pour avoir des descendants, 33

= O =

ombiasy, devin-guérisseur, 50
omby bory, un zébu dépourvu de cornes, 29

= P =

PHAGECOM, 27

= R =

rasa hareña, partage des biens au défunt, 33
rasavolaña, discours, 41

ravinala, feuille de l'arbre des voyageurs, 15, 52, 57, 58
ray aman-dreny, les parents, les notables, les grandes personnes d'un village, 57
razaña, ancêtre, 28, 59, 62, 69, 74, 75, 77, 85
République Française, 56

= S =

salovana, morceau de tissu porté par les femmes lors de la cérémonie ancestrale, 58
SEECALINE, 27
sikidy, géomancie, 83, 84
sorabe, **manuscrit arabico-malgache**, écriture arabe utilisée par les Antemoro, 84
soroko, cuillère fabriquée avec une feuille de *ravinala*, 57

= T =

talata, mardi, 30
tantely, miel, 56
tany manara, de la terre froide, 56
Tongotra miara-mamindra,
soroka miara-milanja, des pieds marchant ensemble, des épaules portant ensemble, 50
tromba, possession par des esprits, 28
tsangam-bato, stèle commémorative, 76

tsanganolona, piastre espagnole, équivalant à cinq francs, 56
tsihy harefo, natte en *harefo*, une plante aquatique très souple, 38
tsy maintsy asiana vadiny, la parole doit avoir son double ou sa réponse, 62
tsy maintsy avadiky ny maty, 74

= V =

valiha feno tapany foaña ny mikobaña, il n'y a que le bambou à moitié plein qui fasse du bruit, 62
vatolahy, stèle, 76
Véda, 84
Velona iray trano, maty iray fasana, vivants, on vit dans la même maison, morts, on est dans un même tombeau, 79
very faty, dont le cadavre est perdu, non enterré dans le tombeau ancestral, 76
voanjo bory, sorte d'arachide arrondie, 29
vohitra, montagne, 22
vohitry, montagne, 23

= Z =

zaman-jaza, oncle maternel, 31
zanaky ny lahy, les enfants du côté paternel, 58

zanaky ny vavy, les enfants du

côté maternel, 58

zaza rano, enfant-eau, bébé mort

en très bas âge, 67

NOMS PROPRES DE PERSONNES

= K =

Kiva Jean Pierre, 24

= A =

Abraham, 31

Alber, 4

Ambodimadiro, 23, 24, 25

Antefasy, 6

= L =

Lahady, 53

Lahibotra, 4

Léon Paul, 4

= B =

Bemanasa, 4, 37

Betsileo, 24

Betsimisaraka, 6, 8, 9, 11, 17, 24, 27, 29, 30, 36, 38, 40, 52, 53, 57, 68, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 83, 85, 89, 89, 90, 93, 94, 95

Bezanozano, 6

= M =

Maheriotro, 24

Malagasy, 6, 17, 31, 33, 50, 53, 82, 83, 84, 88, 89

Mangalaza, 42, 68, 73, 75, 89

Marson, 4

Mbotiravo, 4

Mboty, 4

= D =

Delien, 4

Dieu, 28, 31, 42, 50, 76, 82, 83, 84, 85, 93

= N =

Niaraka, 22

= H =

Hudah, 15

Huisman, 84

Rabemanantsoa, 4

Rabevavy, 4

= J =

Jao Malidy, 4

Jésus, 83

Totozafy, 4

Tovovavy, 22

Tsikoa, 6

Tsimihety, 24

Tsitambla, 6

= T =

= V =

Vazaha, 22, 24, 26

Vergez, 84

Vinanivao, 14

Vorimo, 6

= Z =

Zanahary, 42, 54, 82, 83

Zañahary, 42, 74, 75

NOMS PROPRES DE LIEUX

= M =

= A =

- Ambalabe, 14
Ambodimandarene, 23
Ambohitralalaña, 4
Ambohitralañana, 3, 7, 8, 9, 11, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 37, 40, 42, 48, 50, 56, 58, 66, 68, 74, 76, 78, 79, 80, 83, 85, 88, 89, 89
Ambony, 25
Añalajahana, 22
Andapa, 11
Andevoranto, 6
Andranoampaha, 26
Andrombazaha, 21, 22, 23, 24, 25
Añompaka, 22
Antalaha, 4, 11, 12, 14, 18, 19, 23, 85
Antsirabato, 14
Antsirakosy, 21
Antsiranana, 11

= B =

- Bemarivo, 6

= C =

- Cap-Est, 18, 19

- Madagascar, 6, 8, 11, 14, 17, 18, 19, 29, 30, 31, 36, 38, 41, 47, 48, 52, 56, 58, 67, 70, 73, 75, 77, 78, 81, 82, 83, 86, 89

- Mahanoro, 6
Mananjary, 6
Maroantsetra, 11, 19, 24
Masoala, 14, 18, 19

= N =

- Namohana**, 4
Ngontsy, 19

= O =

- océan Indien, 6, 11, 14

= S =

- S.A.VA., 11
Sambava, 6, 11

= T =

- Toamasina, 3, 8

= V =

- Vatomandry, 6
Vohemaro, 11

TABLE DES MATIERES

LE FAMADIHANA CHEZ LES BETSIMISARAKA D'AMBOHITRALAÑANA, DISTRICT D'ANTALAHА	1
DEDICACE	2
REMERCIEMENTS	3
LISTE DES INFORMATEURS	4
INTRODUCTION	5
PREMIERE PARTIE : PRESENTATION DU TERRAIN D'ETUDE : LE DISTRICT D'ANTALAHА	10
CHAPITRE I : SITUATION GEOGRAPHIQUE DU DISTRICT D'ANTALAHА	11
I.- Localisation et carte du district d'Antalaha	13
I ^{bis} .- Localisation et carte de la commune rurale d'Ambohitralañana	13
II.- Présentation de la commune rurale d'Ambohitralañana	14
III.- Les caractéristiques de la vie de la population dans la commune rurale d'Ambohitralañana	16
1.- L'agriculture	16
2.- L'élevage	17
3.- La pêche	17
4- L'artisanat	18
5.- L'écotourisme	18
CHAPITRE II : LE CONTEXTE HISTORIQUE	21
I.- Origine du nom d'Ambohitralañana	21
II.- Selon le récit	22
1.- Première version	23
2.- Deuxième version	24
CHAPITRE III : LES RESSOURCES SOCIOCULTURELLES	26
I.- L'enseignement	26
II.- La santé	27
III.- La religion	28
IV.- Les interdits	29
V- Les coutumes	31

1.- La circoncision.....	31
2.- Le mariage.....	32
3.- Le partage des biens.....	33
4.- L'exhumation.....	33
 DEUXIEME PARTIE : LA DESCRIPTION DU <i>FAMADIHANA</i>	35
CHAPITRE I : LA MORT	36
I.- La toilette funéraire.....	38
II.- L'abattage des zébus	39
III.- La veillée funèbre.....	40
IV.- L'inhumation	42
CHAPITRE II : LE <i>FAMADIHANA</i> OU EXHUMATION	47
I : LES ETAPES PREPARATOIRES.....	49
1.- La préparation éloignée.....	49
A.- La réunion des familles	49
B.- La consultation de l' <i>ombiasy</i>	50
C.- Le moment du <i>famadihana</i>	50
D.- L'annonce verbale ou l'invitation des membres de la famille.....	51
E.- Le <i>joro</i> ou invocation.....	52
CHAPITRE III : LES RITES PENDANT LA CEREMONIE DU <i>FAMADIHANA</i>	56
I.- Le <i>tsimandrimandry</i>	56
II.- Le jour du <i>famadihana</i>	57
III.- Le repas communiel	57
IV.- Le ramassage des ossements.....	58
 TROISIEME PARTIE : SENS ET VALEUR DU <i>FAMADIHANA</i>	72
CHAPITRE I : LE SENS DU <i>FAMADIHANA</i>	73
CHAPITRE II : LA VALEUR DU <i>FAMADIHANA</i>	78
CHAPITRE III : ANALYSE CRITIQUE ET REFLEXION PHILOSOPHIQUE SUR LA CEREMONIE DU <i>FAMADIHANA</i>	82
I.- Le rapport entre la religion malagasy et le christianisme	82
II.- Equivalence entre le <i>sikidy</i> , la <i>Bible</i> et les autres livres sacrés	83
III.- Réflexion philosophique sur la cérémonie du <i>famadihana</i>	85
CHAPITRE IV : LES AVANTAGES ET LES INCONVENIENTS	88
DU <i>FAMADIAHA</i>	88

I.- Les avantages de cette cérémonie	88
II.- Les inconvénients du <i>famadihana</i> dans la société betsimisaraka du Nord et de Madagascar	90
 CONCLUSION	92
 BIBLIOGRAPHIE	97
I .- OUVRAGES SUR MADAGASCAR	98
II. OUVRAGES GENERAUX	98
III. REVUE	99
VII. DICTIONNAIRES	99
 INDEX-GLOSSAIRE	100
 TABLE DES MATIERES	109